



ateliers
d'écriture

se raconter

PRÉCARITÉS

jeunesses

témoignages

LA
ZEP

PRÉCARITÉS

*73 RÉCITS DE JEUNES PARISIENS SUR LEURS PRÉCARITÉS
SOCIALES, TERRITORIALES, SCOLAIRES ET FAMILIALES,
ET SUR LES FORMES D'ENTRAIDE*

LEURS PRÉCARITÉS,
NOS HISTOIRES



Les jeunes racontent les précarités

Faire le pari de l'écriture ! Celle qui permet de se raconter, celle qui éclaire sur des univers à appréhender, celle qui émancipe et rend plus libre surtout.

Depuis cinq ans, la Zone d'Expression Prioritaire (la ZEP) accompagne les jeunes de 13 à 28 ans à travers des ateliers d'écriture de soi. D'établissements scolaires en centres d'hébergement d'urgence, de missions locales en écoles de la deuxième chance, de foyers d'aide sociale à l'enfance en établissements pénitentiaires, les journalistes de la ZEP aident à mettre en récits leurs histoires qui racontent les jeunesses dans toutes leurs réalités.

C'est donc naturellement que pour accompagner la sortie du film «Un Jour Ça Ira» qui raconte le parcours d'écriture de deux adolescents et dont la ZEP est l'un des personnages, nous nous sommes associés avec la Mairie de Paris pour proposer à 300 jeunes Parisiens d'écrire sur les précarités telles qu'ils les vivent, telles qu'ils les voient.

La jeunesse est un temps précaire. Par définition, une période où l'on a de fortes incertitudes sur sa capacité à conserver ou récupérer une situation acceptable dans un avenir proche... Le moment où tout bouge, tout se construit... mais aussi se délite. Les précarités dont nous parlent ces enfants, ces adolescents ou ces jeunes adultes, et dont ils sont les témoins ou les victimes directes, se déclinent sous des registres multiples. Ce sont les précarités sociales qui touchent les territoires de la ville, le mal-logement ou encore les parcours d'exil. Ce sont aussi les précarités plus intimes qui se vivent à l'école et dans la famille. Ces situations suscitent aussi des réactions fortes, des actes de révolte et de solidarité pour les enrayer. Car les précarités commencent à se combattre dès cet âge de la vie.

Nous sommes donc heureux de vous faire découvrir ces témoignages qui ont été élaborés entre octobre 2017 et janvier 2018 avec des jeunes Parisiens dans des collèges, des lycées, des écoles de la deuxième chance, des foyers de l'aide sociale à l'enfance et des structures d'accueil de jeunes migrants. C'est là le premier volet d'une série de récits de jeunes qui se déclineront à travers deux autres thématiques : les frontières et les amours.

Emmanuel Vaillant et Edouard Zambeaux, co-fondateurs de la Zone d'Expression Prioritaire

#quartiers

Pages : 8, 16, 18, 23, 42, 45,
78, 80, 100

#transports

Pages : 44, 60, 66, 78

#logement

Pages : 9, 15, 20, 30, 32, 33, 51,
53, 69, 72, 83, 92, 94, 98,
109, 113

#sdf

Pages : 8, 22, 29, 86, 94

#harcèlement

Pages : 34, 56, 65, 79, 105

#santé

Pages : 41, 54, 76, 84

#amitié

Pages : 9, 15, 20, 28, 36, 51, 54,
59, 66, 90, 98, 113

#violences

Pages : 15, 24, 26, 36, 48, 50, 83, 105

#famille

Pages : 9, 10, 15, 19, 22, 24, 26, 30, 32, 39,
41, 47, 48, 50, 53, 58, 62, 64, 68,
74, 76, 82, 83, 84, 87, 92, 95, 96,
99, 103, 113

#migration

Pages : 12, 13, 24, 26, 36, 40, 42, 47, 53,
69, 71, 87, 88, 96, 102, 106, 108,
110, 114

#travail

Pages : 10, 13, 19, 82, 92, 102

#classes sociales

Pages : 16, 18, 20, 23, 72, 80

#drogues

Pages : 99, 100

#sport

Pages : 33, 42, 106, 108

#homophobie

Pages : 34, 48

#argent

Pages : 16, 19, 42, 58, 82, 87,
88, 91, 92, 98, 113

#foyer

Pages : 13, 24, 26, 45, 62, 68,
69, 74, 88, 90, 95

#guerre

Pages : 36, 40, 71

#éducation

Pages : 12, 23, 28, 30, 33, 34, 36, 44,
45, 47, 56, 62, 72, 79, 84, 86,
105, 110, 113, 114

#associatif

Pages : 22, 86

#solitude

Pages : 16, 33, 56, 59

#solidarité

Pages : 15, 22, 28, 29, 40, 48, 65, 66,
76, 86, 91, 103, 106, 109

#divorce

Pages : 39, 62, 64, 74

#sexisme

Pages : 99, 105

#racisme

Page 60

#galères administratives

Pages : 87, 103

SAMÉRY

**Saméry se souvient de l'Italien qui squattait son immeuble.
Chaque jour, il le croisait en rentrant du collège...**

#sdf

#quartier

Tous les matins, je me levais et je mangeais les biscuits B-ready que Bruno m'offrait. Bruno, c'était mon pote sdf, il était italien. Il avait 63 ans le jour de sa mort. Quand il était plus jeune, il avait une femme, deux enfants, un boulot de cuisinier. Bref, une belle vie. Malheureusement, sa femme a voulu divorcer. Il est tombé dans l'alcool, puis il a perdu son boulot. Il a décidé d'immigrer en France, sans rien.

Je le connais depuis petit. C'est un peu un pote à qui on dit « bonjour, bonsoir », sans plus. J'aurais voulu le connaître un peu mieux, même s'il mentait un peu de temps en temps. Il disait à ses enfants qu'il habitait un studio à Paris, qu'il avait un boulot. Un mirage comparé à sa vraie vie. En vrai, pour pas qu'il ait froid l'hiver, il vivait dans une cave de mon immeuble, là où ma mère travaille comme concierge. Une vie très modeste : une radio, un matelas, un micro-ondes et quelques affaires qu'on lui avait données.

Il vivait dans une cave de mon immeuble

Bruno, c'était un homme hyper gentil. Presque tous les jours, il aidait les gardiennes du quartier, y compris ma mère, à sortir les poubelles à 6h du matin. Franchement, il avait la foi de se lever à cette heure-là ! Faut dire qu'on habite dans un quartier un peu aisé, les gens sont polis, c'est vers Franklin-Roosevelt.

Quand je rentrais du collège, parfois, je croisais Bruno et il me proposait des Tuc. Je savais qu'il n'avait pas grand-chose, et pourtant

en plus des B-ready matinaux, il nous offrait des pots de confiture. Il restera à mes yeux un homme très fort mentalement, même s'il fumait et buvait. Quand il toussait, j'avais l'impression que ses poumons allaient sortir de son corps !

Franchement, j'aurais voulu l'aider, mais il ne manquait de rien. Comme si je voulais donner un stylo à un journaliste ! Inutile. Ma mère m'a dit qu'il avait kiffé sa vie, même celle de ses dernières années, en solitaire. Tout ça je l'ai appris à son enterrement.

SAMÉRY, 16 ANS, LYCÉEN

NINA

Son amie n'a jamais voulu l'inviter chez elle. Jusqu'au jour où, pour un exposé, Nina découvre son quotidien à l'étroit.

Avec ma pote, on a une amie en commun, appelons-la Alice. Elle avait de très mauvais résultats scolaires, malgré elle. On essayait de l'aider car elle était très souvent absente. Nous allions ensemble sonner chez elle, dans un bâtiment insalubre.

On mettait tous les devoirs dans sa boîte aux lettres car elle refusait de nous laisser entrer. Elle trouvait toujours des excuses à l'interphone : « Je n'ai pas le droit de faire rentrer quelqu'un. Ma mère ne m'autorise pas. » On trouvait ça suspect mais c'était devenu une sorte de routine. Les quelques jours où elle venait en cours, elle se faisait rabaisser par la plupart des profs sur son retard accumulé, tout ça sous nos yeux. Nous nous sentions impuissantes. Même si on lui donnait les devoirs, l'absence en cours se faisait ressentir. Sur son bulletin, ses absences la pénalisaient énormément, comme une sorte de punition.

Un jour, notre prof d'histoire nous a donné des exposés à faire. Nous nous sommes retrouvées toutes les trois. Alice n'ayant pas de téléphone, nous sommes allées chez elle pour lui annoncer. Nous avons dû insister pour pouvoir rentrer et discuter du thème de l'exposé. Elle a enfin accepté !

Elle devait nourrir et doucher ses frères et sœurs

Dans son deux pièces, il y avait trois enfants de 2 à 5 ans devant la télé. Ils se disputaient pour la télécommande et ils faisaient beaucoup de bruit. Alice avait l'air épuisée. L'en-

trée, qui était en fait le salon et la cuisine, était en bazar total. Elle était remplie d'affaires et de jouets. Dans la seconde pièce : il y avait une douche, des toilettes et trois matelas au sol. Nous n'avons même pas pu nous poser. Dans le coin du salon, il y avait une pile de cahiers en vrac. C'était tout ce qu'elle avait en guise de bureau. Nous avons attendu une heure avant de bosser car elle devait nourrir et doucher ses frères et sœurs. Elle devait supporter les petits cris hystériques de sa fratrie. Sa mère est femme de ménage et est très absente. Elle ne peut pas s'occuper de ses bambins, alors elle donne toutes ses tâches à sa fille.

Sur le chemin du retour, on était toutes les deux choquées. On en a parlé : « Elle ne devrait pas faire tout ça », « C'est tellement petit chez elle »... C'est tellement injuste !

NINA, 16 ANS, LYCÉENNE

#famille

#amitié

#logement

EMMA

Une mère qui bosse à la maison : le rêve ? Pas pour Emma qui la regarde bosser non-stop, et doit se gérer toute seule.

#travail

Ma mère travaille dans le monde de la mode et il y a cinq ans, elle a créé sa propre marque de chaussures. N'ayant pas l'argent pour louer un local où travailler, elle a installé son bureau chez nous. Notre appartement est spacieux, cela n'a donc pas posé de problème. Au début, j'étais super contente. J'aurais pu voir ma mère tout le temps, elle pourrait s'occuper de moi, me bichonner.

#famille

Le truc que je n'avais **Mère et entrepreneuse, ça ne coïncide pas** pas anticipé, c'est la montagne de travail qui lui est tombée dessus. Elle était tout le temps super stressée, au moins pas dans le bureau, elle me virait en criant. En fait, je la voyais beaucoup moins qu'avant. J'ai tout de suite dit adieu à mes espoirs d'une maman plus présente.

Dès 9h du matin, elle était enfermée dans son bureau jusqu'à minuit avec quelques petites pauses pour manger. Même les week-ends, je ne la voyais presque plus. Pendant les vacances, elle m'envoyait chez ma grand-mère et continuait à travailler. Lorsqu'on est à la tête d'une si petite entreprise, on ne peut pas se permettre de prendre de pause, sinon tout s'effondre.

EMMA, 16 ANS, LYCÉENNE

ELLE TROUVAIT
TOUJOURS DES
EXCUSES À
L'INTERPHONE :
« JE N'AI PAS LE
DROIT DE FAIRE
RENTRE QUELQU'UN.
MA MÈRE NE
M'AUTORISE PAS. »

MADY

Arrivé seul en France à 14 ans, Mady s'est accroché à l'école pour s'en sortir. Aujourd'hui, il prépare son avenir.

#migration

#éducation

Au Mali, j'étais cultivateur. Je travaillais depuis mes 6 ans avec mon père les cultures de maïs, de gombo et de riz. Un jour, je suis parti tout seul dans un bus qui est passé par les provinces de Gao et de Kidal, et puis par l'Algérie et la Libye. Là-bas, j'ai pris le bateau en payant jusqu'à Lampedusa. Après quelques mois en Italie, je suis arrivé en France en mai 2016. J'arrivais pas à parler français donc j'ai fait les démarches pour chercher l'école. Dès que je suis arrivé, j'ai dit « école ! ». J'ai cherché, j'ai cherché, j'ai cherché.

L'école, ça change la vie ! J'ai rencontré une personne qui venait d'Afrique. Elle m'a guidé vers un centre d'accueil à Montreuil. On m'a demandé ce que je cherchais. J'ai répondu que je cherchais l'école. Ils m'ont dit : « Ok. Est-ce que tu as des parents ? » J'ai répondu « Non ». Mais j'avais mon certificat de naissance et l'adresse de quelqu'un qui m'a hébergé dans son foyer. Il m'a inscrit et m'a donné des rendez-vous.

Le premier, c'était pour me tester. J'étais pas à niveau ! Mais on m'a dit de ne pas m'inquiéter et j'ai eu l'adresse de l'école. C'était le lycée pro Alexandre Dumas. J'y suis allé pour la rentrée en septembre alors que j'avais passé le test en juillet. En CSI, la Classe Scolarisation et Insertion.

Ça s'est bien passé ! Ma prof était gentille avec moi : dès qu'elle a connu ma situation, tous les matins elle me ramenait du café et des gâteaux. J'avais toujours envie d'aller à l'école et je restais concentré. Certains jours

c'était pas facile car je ne dormais pas bien. L'année dernière, après avoir quitté le logement où j'étais, j'ai dormi à la mosquée. Je n'avais pas d'endroit fixe entre le foyer et la mosquée. C'était interdit, mais j'étais à l'intérieur. Je n'avais pas beaucoup d'argent pour manger. Il fallait s'organiser : deux fois par semaine j'allais récupérer de la nourriture qu'une association distribuait dans le 15^e.

Ma prof a tout fait pour m'aider, même si ce n'était pas une assistante sociale. Elle me disait « Tu es là pour apprendre, concentre-toi. » Elle m'a toujours encouragé pour passer le DELF (le Diplôme d'Etudes en Langue Française) : « Tu peux y arriver, concentre-toi ! » Je l'ai eu à la fin de l'année. J'étais fier. Quand je suis arrivé de France, je ne savais pas lire ni parler, et à la fin j'ai tout appris ! Parler, lire, écrire.

Cette année, je prépare le CAP Pressing. Mais c'est chaud parce que j'ai pas de place pour lire, pas d'endroit pour réviser mes textes et faire mes devoirs. Pour bien écrire le français, il faut un endroit où être tous les jours ! En tout cas, l'école, ça change la vie et ça fait du bien de parler en français. J'aimerais continuer l'école jusqu'au bout. En Afrique on n'est rien, alors qu'en France, je peux vivre.

MADY, 16 ANS, LYCÉEN

YASSIN

Après une traversée difficile de la Méditerranée et un court séjour en Italie, le voilà à Paris, mais pas au bout de ses peines.

Quand j'étais en Égypte, mes parents me disaient tout le temps : « Il ne faut pas rester en Égypte, il faut partir d'ici. En Égypte c'est trop dur, t'auras pas de travail, t'auras pas d'argent, tu trouveras pas d'appart' pour toi quand tu seras grand. Il faut que tu partes en France, là-bas y a du travail, là-bas le futur est mieux qu'ici. »

Mon père, je ne le voyais pas beaucoup, il partait à 6h30 et revenait à 21h. Il travaillait dans une ferme à Aboukir. Ma mère, elle, ne travaillait pas. Mes frères et sœurs allaient au collège-lycée dans une autre ville grâce à la voiture de mon père, mais il n'y avait que deux places et c'était 2h30-3h pour y aller. Alors moi, j'avais 13 ans et je n'allais pas à l'école.

Le 9 septembre 2015, j'ai quitté l'Égypte. J'étais en train de dormir, mon père est venu me réveiller, il m'a dit : « Lève-toi, tu vas partir, quelqu'un t'attend. » On est allés à Alexandrie pour prendre le bateau. Mon père m'y a accompagné, après il m'a dit : « Fais attention à toi et appelle-moi dès que tu es arrivé en France. »

« Lève-toi, tu vas partir en France. »

J'avais peur de mourir : on était dans un tout petit bateau avec beaucoup de monde dedans, j'avais peur que le passeur me laisse dans l'eau. Mais j'étais avec un copain que je connaissais. Lui non plus n'allait pas à l'école. Il me disait : « N'aie pas peur, on va réussir. » On a mis 4h30 pour aller au grand

bateau. Le monsieur nous a tous mis dans une chambre bizarre tout en bas, on voyait de l'eau à travers les hublots.

On y est restés deux semaines. On ne mangeait pas bien, du pain au fromage. Parfois on ne mangeait pas du tout, on buvait juste de l'eau. Le matin, on faisait semblant d'être des pêcheurs pour pas que les contrôleurs nous chopent. On avait peur qu'ils nous fassent retourner en Égypte. À un moment, quelqu'un est tombé dans l'eau et on n'a pas réussi à le sauver... Une semaine plus tard, la Croix-Rouge italienne est venue nous chercher sur le bateau. Ils nous ont tous mis dans un foyer en Italie. J'étais rassuré d'être arrivé jusque-là. Je suis resté deux jours, jusqu'à ce qu'un mec de la Croix-Rouge me dise « Quelqu'un veut te parler. »

Un monsieur est arrivé, il m'a dit : « Je connais ton père, viens on va à Paris. » Je l'ai suivi. On a pris le train. Je ne sais pas par quelles villes on est passés, mais ça a duré presque une journée. Arrivé à Paris, on a pris le métro jusqu'à un grand marché. L'ami de mon père m'a laissé dans une association. « Tu vas venir avec nous, tu vas dormir dans un foyer d'urgence à Alésia, le temps qu'on trouve un foyer pour toi. » J'ai été placé là-bas, et j'y suis resté trois mois. On faisait des activités, on allait au cinéma, on sortait au bowling, au laser game, à la Tour Eiffel avec les accompagnateurs. C'était quand même bien. J'ai rencontré des amis avec qui on s'amusait, ils venaient d'Algérie,

#foyer

#travail

#migration

Je suis bien arrivé, tout va bien ne t'inquiètes pas.

du Maroc, de Tunisie, on était tous mineurs.

Après, j'ai été placé dans un autre foyer, dit « normal ». Je suis dans une chambre tout seul. On a une salle d'activités. Pendant les vacances, on part dans des colonies pour faire du ski ou aller à la plage. C'est eux qui s'occupent de tous les papiers pour que je puisse rester m'ont dit : « Si tu ne fais pas de bêtises et que tu travailles, tout ira bien. » Alors j'ai enfin pu appeler mon père : « Je suis bien arrivé, tout va bien ne t'inquiètes pas, les gens sont trop sympas ici, à bientôt. »

YASSIN, 15 ANS, LYCÉEN

DORINE

Sa nouvelle amie lui a fait part de ses problèmes familiaux, Dorine l'a tout de suite consolée et accueillie chez elle.

En première année de fac en licence d'anglais, j'ai rencontré cette fille. Nous étions toutes les deux. Nous passions du temps ensemble en dehors de la fac. Un jour, elle me dit : « J'ai aucune envie de rentrer chez moi. » Nous nous sommes tous dit ça une fois dans notre vie. Je ne pose pas de question. Je lui propose simplement de venir chez moi. Elle refuse.

Plus tard, elle se confie enfin. Ses parents veulent tout contrôler dans sa vie, ne lui donnent aucune preuve d'amour. Ils la mettent de côté volontairement, soulignent seulement les choses qu'elle fait « mal », font tout pour l'éloigner de son copain. Entre-temps, j'ai bien appris à la connaître : c'est une personne sage, calme, bonne élève et obéissante. Ses parents n'ont aucune raison d'agir de cette façon. Sur internet, elle a vu que leur comportement correspond à celui de pervers narcissiques.

Pendant les vacances d'été, elle m'envoie un long message auquel je ne m'attendais pas. Elle est dans le Sud avec ses parents et il s'est passé quelque chose qui n'était encore jamais arrivé avant : sa mère l'a frappée, à plusieurs reprises, sans raison. Dès la rentrée, son copain et moi l'avons accompagnée voir une assistante sociale. Lola avait appelé enfance maltraitée juste après le coup de folie de sa mère mais elle était majeure donc elle n'était pas prioritaire. Ils lui ont conseillé de partir de chez elle. Elle a craqué : elle avait une chance de s'en sortir, sa situation allait changer. Elle allait devoir passer deux jours en auberge de jeunesse, le temps qu'on lui

trouve une chambre universitaire.

Le problème, c'est que, le lendemain en cours, elle dormait debout. Elle avait passé une nuit horrible. Impossible de la laisser comme ça : la nuit suivante elle dormirait chez moi, à l'étroit dans mon 9m². Le jour d'après, la nouvelle est tombée : elle avait une chambre, très loin en banlieue, au terminus du RER B. Imaginez, elle vivait une rupture familiale difficile et elle se retrouvait seule, loin de tout. Je ne pouvais pas la laisser seule là-bas : cette chambre lui permettait de sortir d'une situation horrible, mais pas d'aller mieux.

Alors plusieurs fois par semaine, elle venait dormir chez moi, nous mangions et passions nos soirées ensemble. Cette situation a duré plusieurs mois, le temps qu'un logement se libère sur le campus de notre université. Cette épreuve nous a beaucoup rapprochés et aujourd'hui, je ne regrette pas du tout de l'avoir aidée car elle en avait besoin.

Maintenant, elle va mieux, elle a une chambre sur le campus de Nanterre, elle ne subit plus la pression morale et physique de ses parents, elle voit un psychologue pour sortir de son mal-être. Et je sais que l'amitié qui nous lie maintenant est différente des autres, elle est plus solide.

DORINE, 19 ANS, ÉTUDIANTE

#amitié

#logement

#violences

#famille

#solidarité

CYNTHIA

**Au collège, Cynthia s'est toujours sentie à part.
Pour causes : ses différences physiques et sociales.**

#solitude

J'habite dans le Marais à Paris avec ma maman dans un petit appart' cosy. J'ai fait pratiquement toute ma scolarité là-bas. Au collège, j'ai commencé à souffrir.

#argent

Je me suis retrouvée à Pierre-Jean de Bé-ranger : un ancien hôtel particulier situé en plein cœur du Marais (vous voyez le genre !). Tous mes camarades étaient des Paul, Jules, Blanche, Jeanne, filles et fils de. Moi j'étais une métisse. La seule de mon collège. Et leurs parents étaient pratiquement tous médecins, avocats ou stylistes. C'était chaud ! Moi, je suis fille d'une infirmière d'origine espagnole et d'un père qui bosse chez Darty. Un grand renoi sénégalais, le père qui blague pas quoi ! À 12 ans, mes copines avaient déjà toutes des sacs Vanessa Bruno et des pulls Zadig et Voltaire. Des marques de luxe que des gamines ne devraient pas porter. Tous mes copains avaient les fameuses doudounes Finger in the Nose : 300 balles minimum, parfois en plusieurs couleurs. Ils avaient bien sûr déjà tous les derniers iPhone que ma mère n'aurait jamais pu me payer. Je les enviais tellement.

#classes sociales

#quartiers

Je me sentais clairement inférieure

Une fois, une copine m'a invitée chez elle. J'ai ouvert la porte et là : c'était un truc de ouf ! On aurait dit un musée : il y avait des œuvres d'art et des tableaux partout dans son appart' d'au moins 100m² ! Les autres avaient des apparts aussi grands, parfois même sur plusieurs étages !

Mes copines avaient aussi (attention gros cliché) une petite maison dans le Sud avec piscine. Ou encore la fameuse maison de campagne de papi et mamie avec tous leurs chevaux... alors qu'elles ne faisaient même pas d'équitation ! Une maison de campagne dans laquelle elles n'allaient presque jamais, vu que l'été elles partaient toutes aux États-Unis, à Hawaï, Bali ou autres. Alors que moi, juste pour partir en Espagne, c'était la galère.

Je me sentais tellement différente ! Différente physiquement, à cause de ma couleur de peau, mes cheveux bouclés, mais aussi de mon corps : j'avais plus de formes que mes amies qui étaient toutes filiformes, type mannequin avec des longs cheveux lisses. Et différente socialement. En me comparant à tous ces riches, je me sentais clairement inférieure alors qu'en réalité, je ne suis pas pauvre ! Je ne me sentais absolument pas à ma place. J'étais comme une ovni parmi ces bobos du Marais ! Mais avec le temps... je m'y suis faite.

CYNTHIA, 17 ANS, LYCÉENNE

JE NE ME SENTAIS
ABSOLUMENT PAS
À MA PLACE. J'ÉTAIS
COMME UNE OVNI
PARMI CES BOBOS
DU MARAIS !

ELSA

**Elsa se partage entre deux territoires, entre deux quartiers.
Elle en souligne les contrastes saisissants.**

#classes sociales

#quartiers

J'habite dans le 94 et tous les jours je vais au lycée rue Vaugirard dans le 6^e arrondissement de Paris. C'est un beau quartier, il est riche. Les gens travaillent et circulent le matin, ils sont bien plus actifs que vers chez moi.

Quand je rentre, le soir, il y a toujours les mêmes gars qui traînent devant un petit commerce. Ils ont un peu moins de 20 ans. Ils jouent aux cartes et ils fument. Je n'ai pas l'impression qu'ils travaillent ou qu'ils fassent des études. Ils ont l'air de traîner dans le quartier toute la journée.

Dans le 6^e, on ne voit pas des trucs comme ça. Il y a plein de boutiques, toutes plus chères les unes que les autres. Chez moi, il n'y en a pas du tout. Ou peut-être une ou deux. Juste en regardant les bâtiments, on voit la différence entre ces deux quartiers. Chez moi, il y a plutôt des résidences avec de grandes tours tandis que là où est mon lycée, ce sont de beaux immeubles, assez anciens. Dans le 6^e, les gens sont habillés complètement différemment. Ici, les hommes sont classes avec leurs beaux costumes. Les femmes aussi d'ailleurs ! Ils ont tous des chaussures qui ont l'air de coûter assez cher.

Aussi bien dans l'un que dans l'autre

Vers chez moi, les gars sont plutôt habillés de façon décontractée. Ils portent des joggings avec de gros sweats. S'ils ont des vêtements de marque, je pense que c'est dû à l'argent qu'ils gagnent avec leurs trafics de drogues. Il n'y a pas si longtemps, ces mêmes gars se sont battus avec ceux d'un quartier voisin. Il y

a beaucoup de violence, c'est arrivé plusieurs fois. Mais je n'ai pas peur car c'est quand même chez moi et c'est ici que j'ai toujours vécu. J'ai l'habitude en quelque sorte. Dans le 6^e, il ne se passe pas des trucs comme ça. Enfin, je n'en ai pas encore vu. C'est assez sécurisé ; des caméras de surveillance sont placées à chaque coin de rue.

Bien qu'étant des quartiers différents, je me sens aussi bien dans l'un que dans l'autre. J'aime les rues commerçantes qui longent Paris et les passants pressés d'aller au travail, mais j'aime aussi mon quartier car c'est grâce à lui que je suis devenue ce que je suis aujourd'hui.

ELSA, 16 ANS, LYCÉENNE

NICOLAS

Avoir une mère célibataire, quand elle se retrouve au chômage, ça complique vraiment le quotidien.

Quand j'étais en quatrième, ma mère s'est retrouvée au chômage. Ça a duré un an et demi. Pendant cette période, tous les trois, avec mon frère, on s'est serré les coudes. Même si elle n'est pas dépressive, ce n'était pas facile. On l'aidait surtout à faire les courses. C'était calculé au centime près. On ne pouvait pas acheter tout et n'importe quoi. Pour le goûter, il y avait moins de trucs qu'avant. Par contre, les fournitures pour le lycée, ça, j'avais toujours ce qu'il fallait ! Avant, parfois, y a des week-ends on allait acheter des habits. Bah on n'y allait plus. Mais bon, quand même, pour mon anniversaire ou Noël, j'en avais, des cadeaux quoi ! Normal ! Parfois ma grand-mère l'aidait financièrement aussi.

En rentrant du collège, elle était toujours là. Je lui demandais : « Salut maman, ça va ? T'as fait quoi aujourd'hui ? » Elle me répondait tout le temps « Oh pas grand-chose... la routine quoi... » Elle était un peu blasée. Quand elle me disait « la routine », ça voulait dire qu'elle avait regardé la télé et passé le balai. Elle devait chercher du travail aussi. Elle avait des rendez-vous chez Pôle Emploi, mais ça n'aboutissait pas. C'était pas forcément ce qui lui plaisait, donc elle n'y allait pas. Elle a fait une formation de couture pour ouvrir une boutique. Elle y songeait, mais elle avait peur que ça ne marche pas. Elle a préféré attendre de trouver un travail stable.

Il y a un mois, ma mère a finalement été embauchée dans l'agence immobilière « Stéphane Plaza » sans avoir aucune expé-

rience dans ce domaine. Maintenant, quand je rentre à la maison, ma mère paraît beaucoup plus heureuse et contente, et elle va pouvoir nous faire plus de cadeaux !

NICOLAS, 16 ANS, LYCÉEN

#argent

#travail

#famille

MICKAËL

**Quand ses potes viennent dans son loft, ça le met mal à l'aise.
Mickaël compare alors son niveau de vie avec le leur...**

#classes sociales

Je vis à Gentilly, en banlieue parisienne dans un grand appart'. C'est très spacieux, très aéré. Il n'y a quasiment pas de murs, des baies vitrées partout. Il faut dire que mon père est architecte. Il s'est fait plaisir. C'est lui qui a dessiné tout l'appart' et l'architecture de la copropriété.

me rendre compte que, quand je serai plus grand, je n'aurai pas forcément cette aisance de vie et que ce sera à moi de construire la mienne.

MICKAËL, 15 ANS, LYCÉEN

#amitié

C'est plutôt cool, mais lorsque des amis franchissent le seuil de la porte, ça me gêne. Ça fait un décalage énorme par rapport à là où ils vivent eux. J'ai quasi honte d'avoir un logement aussi grand, et les réflexions de mes amis me mettent souvent mal à l'aise quand ils découvrent mon appart'.

#logement

« Oh putain ça pète chez toi ! », « Téma la porte que t'as mon frère c'est une banque ou quoi !? » Je suis conscient que je vis bien, dans une famille plutôt aisée. Mes deux parents travaillent. Les potes avec qui je traîne le sont moins. Je parais privilégié alors que je ne le suis pas vraiment. Mes potes ne sont pas jaloux. Ils sont juste surpris.

Je me rends compte du décalage social

Quand je vais chez eux, je me rends compte du décalage social qu'il peut y avoir. J'ai un ami qui habite dans un petit appartement du 19^e. Sa mère dort sur le canapé. Et chez mon meilleur pote, on dormait sur un canapé pliant. Ça ne me gênait pas, mais je me rendais compte qu'on n'avait pas la même qualité de vie.

Quand on sort avec mes parents, j'essaie de faire attention au prix des choses, de

«TÉMA LA PORTE
QUE T'AS MON FRÈRE
C'EST UNE BANQUE
OU QUOI !?»

YASMINE

En maraude avec la Croix-Rouge, Yasmine s'est retrouvée dans des situations difficiles. Ça lui a permis de trouver sa voie.

#famille

#sdf

#associatif

#solidarité

J'ai intégré la Croix-Rouge à Aulnay-sous-Bois. Avant de passer mes formations de secourisme, je me suis d'abord concentrée sur les actions sociales, les maraudes et les distributions alimentaires. Ma première maraude fut assez spéciale. J'ai demandé à un sans-abri comment il allait, s'il avait besoin de quelque chose. Il m'a juste demandé un café et m'a dit de prendre bien soin de moi, par politesse et il est parti. Quelques secondes plus tard, je l'ai entendu crier. Il jetai tout ce qu'il avait à la main sur moi. Le bracelet de l'hôpital à son poignet aurait dû m'interpeller. Je pense qu'il était fou car j'ai appris plusieurs semaines plus tard qu'il avait été arrêté. Il avait tenté de tuer un autre bénéficiaire de la Croix-Rouge. Je n'ai pas failli mourir, mais c'est tout comme.

Parfois c'est dangereux, parfois c'est difficile. Une fois, nous nous sommes arrêtés à l'hôpital, jusqu'à la salle d'attente des urgences où les vigiles laissent parfois des personnes se reposer pour la nuit. Une femme était là. Elle s'appelait Sandra. Je ne sais pas pourquoi sa situation m'a touchée plus que d'autres. Je voulais la prendre dans mes bras et lui dire que tout irait bien un jour, que tout cela n'était qu'une expérience passagère. Mais impossible. Dans ce milieu, il faut rester neutre : ne pas montrer ses sentiments, ne pas prendre parti à un débat politique ou religieux. En bref, être un bon petit soldat.

J'ai aussi passé de bons moments, à rigoler, à parler de films et de séries. J'ai même envié ceux qui avait eu

Je culpabilise d'avoir un toit sur ma tête

la chance de voir des grandes légendes de la musique en concert, à l'endroit même où ils passent leurs nuits dehors ! J'aime ce que je fais mais, en rentrant chez moi, souvent vers 2-3h du matin, je ne peux pas m'empêcher de culpabiliser d'avoir un toit sur ma tête et de retrouver mon lit, au chaud.

J'ai surtout voulu faire ça pour aider une personne que je considère comme une deuxième figure parentale. Je l'ai poussée à faire ça avec moi pour lui montrer que même si elle passait par des choses difficiles à ce moment-là, il y a toujours pire dehors. Dis comme ça, ça paraît égoïste. Ça l'est un peu en vrai... en partie. Je suis maintenant responsable Jeunesse de l'action sociale, et je compte évoluer là-dedans. Faire carrière dans le social et continuer à aider en apprenant aux autres.

YASMINE, 20 ANS, LYCÉENNE

JOANNA

Changement de lycée, changement de classe... sociale. Dans son nouveau quartier Joanna est la « bourgeoise ».

Au collège, j'allais en cours dans le 6^e arrondissement de Paris, un quartier que j'aime plus que tous les autres. J'ai en partie grandi avec des enfants aisés. Tous mes amis partent en vacances. Beaucoup ont des résidences secondaires. Ils habitent dans de très beaux appartements bien situés dans Paris. Je me suis adaptée à ce mode de vie « germanopratin » que j'ai adopté et adoré, tout en étant loin d'être la plus riche.

Mais en arrivant au lycée dans le 12^e arrondissement, c'était un autre monde. Le changement a été brutal. J'ai remarqué que mes camarades du lycée n'avaient pas la même vie qu'un élève du 6^e. Parfois, on se fâchait. Je leur expliquais que les bourgeois n'étaient pas tous fermés d'esprits, au contraire !

Sans le vouloir, je suis passée pour la bourgeoise des beaux quartiers. Ce qui n'est ni tout à fait moi ni tout à fait une autre mais je n'aimais pas cette étiquette. C'est comme si je n'étais pas comme les autres. J'ai donc développé un système d'autodéfense : j'ai surjoué... la bourgeoise. J'ai comparé ces deux quartiers parisiens pour comprendre pourquoi j'avais cette étiquette collée au front.

J'ai surjoué... la bourgeoise

C'est là que je me suis rendu compte qu'eux et moi étions tout à fait différents. Mes camarades avaient peut-être moins de chance que moi, ou qu'un autre élève des beaux quartiers. Mes amis du 6^e font des voyages extraordinaires à chaque vacances. Ils partent en week-end. Ils vont dans leurs maisons de campagne. Après les cours, ils se

rejoignent tous dans des cafés, en terrasse, tandis que mes amis du 12^e, pour la plupart, partent peu, voire pas en vacances.

Après les cours, ils rentrent chez eux ou ils rejoignent des amis, mais ils ne vont certainement pas au café. Dans tous les cas, ils sortent moins que moi. Le lundi, à 8h, on se raconte nos week-ends. Je raconte à quelle soirée j'ai été, avec qui, dans quel café j'ai été le samedi. Eux, ils ne sont pas sortis, ou peu. En tout cas, leurs parents ne les autorisent pas à sortir le soir. Cette année, j'ai découvert qu'à quelques stations de métro, le style de vie des jeunes parisiens est bien différent.

JOANNA, 17 ANS, LYCÉENNE

ANGELIA

Quand le demi-frère d'Angela débarque de métropole, c'est l'escalade. Des violences qui l'obligent à quitter la Guadeloupe.

#foyer

Avant de venir à Paris, j'habitais en Guadeloupe, au Lamentin, avec mon petit frère Brayane et ma mère. J'ai grandi dans un bel appartement avec un grand salon, une grande chambre, pour moi toute seule. Une jolie cuisine en bois, ça avait du cachet. Je m'y sentais bien dans cet appartement, en sécurité.

#famille

Jusqu'à ce que mon grand frère Dwayne, de 18 ans, arrive au Lamentin. Nous n'avons pas le même père. Jusque-là, il vivait avec le sien à Paris, mais voulait revoir notre mère. Quand il arrive chez nous, ma mère est heureuse de le retrouver. Je suis choquée d'apprendre que j'ai un grand frère, mais je suis heureuse, j'ai le sourire aux lèvres : la famille s'agrandit, j'imagine qu'on va sortir et qu'il va me chouchouter.

#violences

Pendant un mois et demi, tout se passe bien. Ça ne dure pas. Mon grand frère fume du shit, beaucoup. Il ne fait rien d'autre. Et plus il fume, plus il devient agressif, possessif, excessif.

#migration

Un jour, après l'école, on rentre à la maison, avec ma mère et mon petit frère. Ma mère n'arrive pas à mettre les clés dans la serrure. Elle s'énerve, elle frappe à la porte, elle sonne. Pas de réponse. À ce moment-là, je m'inquiète, je suis persuadée qu'il y a un intrus. On continue de sonner, sonner, sonner. Au bout de vingt longues minutes, on entend un grognement à l'intérieur. La porte s'ouvre et là, on tombe nez-à-nez avec mon frère, de très mauvaise humeur. On comprend qu'il a fait exprès de bloquer la serrure avec sa

clé. J'ai à peine franchi le seuil de la porte qu'il me saisit par le col et qu'il me frappe. Ma mère nous sépare.

Plus tard dans la soirée, ma mère s'absente pour faire quelques courses avec mon petit frère. C'est l'heure de mon émission de télé-réalité préférée, « Les Anges 4 », alors je sors de ma chambre et je fonce vers la télé. Mon grand frère m'intercepte dans le salon et me bouscule. Je lui demande « C'est quoi ton problème ? » Il me répond qu'il ne m'aime pas. Je lui dis que je n'ai pas besoin de son amour parce que ma mère, mon petit frère et mes amis m'en donnent assez.

« T'es sérieuse ? »

« Très sérieuse. »

On se regarde droit dans les yeux, je n'ai pas

« Tire sur moi, pas sur ma mère ! »

peur. Je sens la haine dans mes veines qui me donne la force de l'affronter. Je lui dis qu'il est temps qu'il parte de la maison. « Non je ne partirai pas, je suis ici chez moi. » Je suis seule avec lui, je me sens en danger, alors je prends la décision d'appeler la police. Au téléphone, un homme me répond qu'ils sont en patrouille, ils ne sont pas disponibles pour intervenir immédiatement. J'appelle ma mère, je suis en larmes, je tremble, elle ne comprend pas tout ce que je lui raconte, elle se dépêche de rentrer. Quand elle arrive, je suis toujours prise de tremblements, j'ai du mal à respirer, elle n'arrive pas à me consoler.

C'est alors que mon grand frère sort de sa chambre avec un fusil. Il le pointe sur ma

mère. Puis sur moi. Puis sur ma mère. « Tire sur moi, pas sur ma mère ! » C'est à ce moment-là que je perds le fil de l'histoire. Je crois que j'ai préféré oublier. Je sais seulement que les gendarmes ont fini par arriver. Ils n'ont rien pu faire : vu que mon frère n'avait pas tiré, ils ne pouvaient pas intervenir. Quand il a entendu la police arriver, il a caché son fusil le plus vite possible. Les gendarmes sont donc repartis. Ma mère, en pleurs, décide de quitter la maison pour nous protéger. On prend quelques vêtements dans une valise. Une amie vient nous chercher. On est montés dans la voiture, et on est parties.

Mon petit frère a été préservé des violences. Mais, l'image la plus dure à digérer, c'est de voir ma mère vendre les meubles de la maison, ceux qu'elle aimait tant, pour pouvoir acheter les billets d'avion pour Paris.

J'ai demandé à ma mère d'aller dans un foyer

Arrivés à Paris il y a trois ans, nous sommes allés chez les parents de ma mère. Mais l'appartement était trop petit pour cinq, il y avait de plus en plus de tensions dans la famille. Je ne supportais plus les cris, alors j'ai demandé à ma mère d'aller dans un foyer. Je partage ma chambre avec deux autres filles. Avec l'une, je m'entends bien, avec l'autre, moins.

J'ai encore du mal à digérer le départ de Guadeloupe. Souvent, le matin, j'ai des traces de larmes séchées sur les joues. Pour

garder l'espoir, je m'assois sur mon lit et je regarde les couleurs du ciel changer. Ce qui compte le plus pour moi, c'est de continuer à voir régulièrement ma mère : une ou deux fois par semaine et un week-end sur deux. L'ASE ne veut pas que je la voie trop, parce qu'elle a un problème avec l'alcool. Elle me déstabilise, mais j'ai besoin de son amour. Si elle n'est pas dans les parages, je perds le goût de la vie. Aujourd'hui, je vais apprendre à construire mon équilibre.

ANGELIA, 16 ANS, LYCÉENNE

DJENEBA

**Frappée par sa mère, Djeneba va vivre en France chez sa sœur.
Nouvelle souffrance, direction l'aide sociale à l'enfance.**

#foyer

J'ai grandi au Mali. Je suis venue en France il y a cinq mois, parce que ma mère me frappait tout le temps. Si je sortais avec des copines, quand je rentrais, elle me frappait. J'ai beaucoup de cicatrices sur la peau. Elle voulait me forcer à épouser mon cousin. Il a 20 ans, moi 15. Mon père n'était pas d'accord, mais ça n'a pas empêché ma mère de poursuivre. Elle est allée jusqu'à me mettre un implant contraceptif dans le bras. Elle m'a menacé de me frapper si je le disais à mon père.

#migration

Je n'ai aucun souvenir heureux avec elle. Elle n'a fait que me frapper. Elle pensait que c'était la meilleure solution pour me changer. Mon père, lui, disait qu'il valait mieux me donner des conseils. Elle frappait aussi mes frères et sœurs, mais moins que moi. J'ai demandé à mon père de me faire la promesse que lorsque j'obtiendrai mon brevet, il me ferait partir en France pour continuer mes études. Il a trouvé que c'était une bonne idée. J'ai donc rejoint ma grande sœur qui vit à Paris depuis quatre ou cinq ans.

#famille

#violences

Ma sœur me traite comme son esclave Mais quand je suis arrivée chez elle, elle m'a

traitée comme son esclave. Je devais tout faire : la cuisine, la lessive, la vaisselle. Elle partait travailler toute la journée, elle ne revenait que tard dans la nuit. Elle trouvait tout en ordre, mangeait et se couchait. Elle ne demandait pas comment j'allais. Je ne sais pas ce qu'elle fait comme travail, elle n'a pas voulu me dire. Je lui ai dit que c'était bientôt la rentrée des classes, que j'aimerais qu'elle m'inscrive à l'école. Elle m'a répondu qu'elle

n'était pas mon père ni ma mère, qu'elle n'a pas le temps pour ça. J'étais en colère, parce que je suis venue en France pour continuer mes études.

Un jour, elle m'a proposée de sortir faire des courses au marché. Là j'ai rencontré une femme de mon pays. On parle, je l'aide à porter ses sacs jusqu'à l'arrêt du tram, on échange nos numéros. Sur le moment, je n'ose pas lui raconter mais, le lendemain, je l'appelle et je lui raconte tout. La dame se renseigne. Elle me rappelle pour me parler d'une association qui aide les enfants.

La police me dépose dans un foyer d'urgence où je passe la nuit

Le jour d'après, je prends toutes mes affaires et j'y vais. Ils m'amènent au commissariat. Les policiers m'interrogent et appellent ma sœur pour la prévenir que je suis sortie de chez elle sans son autorisation. Elle est bien contente que je sois partie. Elle ne veut pas de moi chez elle. La police me dépose dans un foyer d'urgence où je passe la nuit.

Le lendemain, ils m'amènent à l'Aide Sociale à l'Enfance. Depuis, je vis dans un foyer avec d'autres jeunes qui ont eu des problèmes avec leurs parents. J'ai fait ma rentrée dans une classe de troisième. Je suis contente. C'est exactement pour cette raison que je suis venue en France. Et je vois que je peux m'en sortir sans ma sœur, ça me soulage, je me sens plus libre.

Au Mali, la vie continue. Mon père travaille. Ma mère vend des wax et des parfums, elle installe sa boutique devant la porte de la maison. Je crois que je vais apprendre à vivre sans ma famille. Même si elle me manque, je vais rester ici pour construire ma vie. Pendant les vacances, j'irai peut-être les voir quelques semaines. Je sais que ma mère se sent mieux quand je suis loin d'elle. Elle fait de la tension et quand je suis là, elle s'énerve, c'est mauvais pour sa santé. Et pour moi aussi, je crois que c'est mieux.

DJENEBA, 15 ANS, COLLÉGIENNE

NICO

**Livré à lui-même, son pote a tout lâché, au point de ne plus aller en cours.
Nico essaye de le remotiver mais c'est rude.**

#éducation

Il y a un an et demi, un ancien ami qui ne me donnait plus de nouvelles depuis deux ans m'a recontacté. On était ensemble au collège. Il a eu beaucoup de problèmes avec sa famille. Ses parents n'ont pas toujours été là pour lui. Ils sont divorcés. Sa mère a eu une période de dépression. Bref, il n'allait pas souvent en cours à cause ça.

#amitié

Sa mère ne l'a jamais poussé malgré ses nombreuses absences. Début seconde, il a totalement arrêté d'aller en cours. Il ne prévenait pas sa mère de ses absences et elle ne s'y intéressait pas plus que ça. Elle a fini par s'en rendre compte, mais n'a rien fait. Il a coupé les ponts avec tous ses amis après avoir rencontré une fille.

#solidarité

Après sa rupture, difficile, il est revenu me voir et m'a expliqué toute sa situation. Il est toujours déscolarisé et sa mère ne montre toujours pas beaucoup de détermination. Moi, mes parents ont toujours été derrière moi. Quand je ne voulais pas travailler, quand je ne voulais pas aller en cours, ils me forçaient. Ils m'ont toujours posé des limites quand il fallait. Mon ami n'a pas eu cette chance, malheureusement.

On essaye de prendre le rôle de ses parents

Avec un autre ami, on a envie de l'aider car on est mal pour lui. On essaye de prendre le rôle de ses parents. On veut le faire avancer dans sa vie. Sachant qu'il ne veut plus aller en cours, on lui dit de trouver du travail. On le pousse à sortir de chez lui faire des choses,

parce que quand il reste chez lui, il n'a rien à faire. Ça l'aide à s'épanouir, à rencontrer d'autres personnes.

Si je vais à la bibliothèque, je lui propose de venir pour développer ses connaissances, sa culture. Il ne réagit pas trop à nos conseils. Il a beaucoup de mal à se remettre en question niveau travail: c'est compréhensible, après deux ans sans avoir travaillé ! On a arrêté de lui parler de sa situation en voyant que ça ne servait pas à grand-chose, qu'il n'en ferait pas plus.

J'en ai parlé avec mes parents, c'est justement eux qui m'ont dit de ne plus trop lui parler de sa situation, juste de le laisser réfléchir tout seul. Il appelle des gens pour du baby-sitting pour commencer mais a beaucoup de mal à se lancer, c'est dur pour lui. Dans certains cas, la liberté est plus un inconvénient qu'un avantage.

NICO, 16 ANS, LYCÉEN

HICHAM

Avec son père, Hicham témoigne d'un souvenir de solidarité et de ses limites...

Il y a deux mois, on rentrait chez moi avec mon père et on a croisé un ancien ami à lui. Il nous a dit qu'il était sdf. Donc avec mon père, nous sommes partis à Décathlon et on lui a acheté une tente. Elle était bleu clair. On lui a fait des cafés et on lui a ramené de quoi manger et des gros pulls car l'hiver arrivait. Quand on lui a ramené sa tente, il était content. Il nous a remercié. Dans ma tête j'étais fier de mon père car il a fait un acte de solidarité. J'aimerais faire pareil quand je serai grand.

J'ai aussi demandé à mon père pourquoi on ne l'a pas ramené à la maison. Mon père m'a dit que, comme ça faisait longtemps, la confiance n'est pas à 100%.

HICHAM, 13 ANS, COLLÉGIEN

#sdf

#solidarité

ORNELLA

**Ornella partage sa chambre avec sa sœur et son copain.
Sans bureau ni lampe, elle bosse ses cours comme elle peut.**

#famille

Certains rentrent chez eux, s'installent à leur bureau, sortent leurs cours et se mettent au travail. J'aimerais aussi travailler chez moi. Faudrait déjà avoir un bureau ! Une lampe pourrait également être utile. Quand tes parents n'ont pas envie de t'acheter un bureau et une lampe, que le salon est baigné dans les cris et les voix de la télé, les études deviennent vite plus compliquées.

Le reste de la maison n'est pas bien mieux équipé. La chambre de ma mère et mon beau-père est la seule à avoir un bureau et une lampe pour chacun. Comme je les envie... Bien entendu, je ne peux pas travailler dans ce bureau. « Il y a des papiers importants. » me dit ma mère. Mais ces papiers sont-ils plus importants que mon avenir ?

Notre chambre de 13m² que nous partageons à trois

Il reste ma chambre. Enfin, notre chambre de 13m² que nous partageons à trois : Angela, ma petite sœur de 10 ans, Adrien mon copain de 21 ans, étudiant en BTS, et moi, 19 ans, en première L. La pièce a deux espaces délimités par le périmètre de nos lits respectifs à ma sœur et moi. Deux mezzanines : l'une d'une hauteur d'1m80 que nous partageons Adrien et moi, l'autre, celle de ma petite sœur, mesurant un peu moins d'1m60.

Mon copain passe trois à quatre nuits par semaine chez moi. Mais, avec ma petite sœur dans ma chambre, au lit, ce n'est pas la folie. Nous sommes dans cette situation depuis deux ans ! J'aimerais tellement que nous

puissions avoir notre intimité de couple... Cet agencement n'entrave pas seulement mes études mais aussi notre relation. Cette petite pièce et les embrouilles incessantes au sein de ma famille mettront peut-être un jour fin à notre relation...

N'ayant ni bureau, ni lampe, je travaille dans les hauteurs de mon lit, le dos courbé, le flash du téléphone en main. C'est très éprouvant. Et pourtant je suis une élève studieuse. J'aime étudier, analyser, apprendre... Mes parents me mettent la pression pour que j'aie mon bac ! Mais pas pour que j'aie les bonnes bases pour me construire un avenir. Pas pour faire ce que j'ai envie de faire comme métier. Mais pour qu'ils ne soient plus bloqués par mes études : avec deux ans de retard, il est primordial pour eux que j'ai mon bac. Alors parfois, j'ai envie de laisser tout ce qui me détourne de mes projets d'avenir. J'ai envie de fuir.

ORNELLA, 19 ANS, LYCÉENNE

#éducation

#logement

N'AYANT NI BUREAU,
NI LAMPE,
JE TRAVAILLE DANS
LES HAUTEURS
DE MON LIT, LE DOS
COURBÉ, LE FLASH
DU TÉLÉPHONE
EN MAIN.

MARK

Même s'il vit modestement, Mark réalise la chance d'avoir un logement convenable, comparé à ses parents à son âge.

#famille

Mes grands-parents m'ont raconté que lorsque ma mère vivait chez eux avec sa sœur et son frère dans le 2^e arrondissement de Paris, la vie au quotidien était très compliquée. Ma grand-mère était femme de ménage, et mon grand-père chauffeur dans un aéroport. Pour se laver, ils devaient aller chacun leur tour dans un local poubelle. Ils se lavaient avec de l'eau qui venait de la cuisine. Et pour dormir, vu qu'ils n'avaient que 24m², ils dormaient dans la même pièce.

#logement

Au fur et à mesure, les choses se sont améliorées : il y a eu des travaux et maintenant, mes parents, ma sœur et moi, nous vivons dans la même maison où elle a grandi. Ma mère est femme de ménage comme ma grand-mère, mais elle est aussi nounou. Mon père est chauffeur de taxi quasiment comme mon grand-père. Mes grands-parents ont ajouté une salle de bain et mes parents ont agrandi la maison pour que chacun puisse bien vivre, notamment en ajoutant un étage. C'est un cousin à nous qui a fait les travaux.

Je trouve que comparé à mes grands-parents et à ma mère, j'ai beaucoup de chance. Nous avons chacun notre chambre, une douche et nous avons plus d'espace pour vivre. C'est beaucoup mieux. Cette histoire me montre l'inégalité au sein de ma famille : je vis dans le même lieu mais avec des moyens différents.

MARK, 16 ANS, LYCÉEN

LÉANA

Léana vit à Paris et étudie en classe à horaires aménagés danse dans un lycée. Seule, à 15 ans, elle se sent fragile.

Je viens d'un bled paumé dans le 78. Pour suivre un double cursus danse et m'éviter des heures de transports en commun, mes parents ont tenu à me loger sur Paris. J'ai accepté.

J'ai emménagé dans un studio à Belleville, seule, la veille de la rentrée au lycée. La première nuit, j'ai découvert le bruit du dehors. Entre les ivrognes, les bars au pied de mon immeuble, la musique et les camions poubelles, là, c'était clair : impossible de dormir. Le lendemain matin, je me suis vraiment sentie mal, épuisée et surtout choquée par le spot où j'avais mis les pieds. La nuit d'avant, chez moi, c'était des petits oiseaux.

Les premiers jours, ne connaissant pas le métro, je me suis perdue dans les couloirs. Il m'arrive encore d'être en retard au lycée. Pareil dans le quartier pour trouver le lycée : au début, je demandais la direction aux passants. Ma mère a un parcours similaire au mien, elle me soutient. Elle aussi a commencé à vivre seule à 15 ans. Sa situation était pire, car ses parents vivaient à l'étranger, au Maroc. Mon père, lui, m'a clairement dit que j'avais intérêt à réussir sinon c'était « retour à la case départ » dans mon lycée de secteur, avec une scolarité normale. J'ai la pression avant même de savoir si ça va bien se passer.

Je cuisine seule, repas simples : pâtes, steak haché. Quand j'ai pas le temps, je descends au kebab ou chez un italien pour les pizzas. Il m'arrive souvent de ne pas man-

ger le midi. Une fois, j'ai mangé une pizza au chorizo sans boire d'eau, puis j'ai dansé trois heures. En sortant, j'ai vomi dans la rue.

Je n'ai pas de budget fixe, tout dépend de la semaine. En général, je fais mes courses le week-end avec ma mère. Je n'ai pas de machine à laver : le lundi matin, je dépose toutes mes affaires à la laverie vers 7h. Le matin : réveil vers 6h pour rentrer le soir vers 19h30. Sachant que je dois faire mes devoirs, manger, me doucher, je suis toujours très occupée. J'ai un quotidien très intense, je n'ai donc pas beaucoup de temps libre. Je regarde rarement la télé par manque de temps. Ce rythme entraîne beaucoup de fatigue physique et morale. En plus, je ne dors pas très bien, ce qui ne me facilite pas les choses. Je rentre tous les vendredis soir chez moi. Après la danse, je prends le train et je retrouve mes amis et ma famille. Même si j'ai énormément de chance, à 15 ans, c'est difficile. C'est le prix à payer pour vivre ma passion.

LÉANA, 15 ANS, LYCÉENNE

**Faire mes devoirs,
manger, me doucher...
je suis toujours très occupée**

#solitude

#sport

#logement

#éducation

CHRISTIAN

**Bisexuel, Christian décide d'en parler à ses copines du collège.
Mais l'information tourne rapidement, l'homophobie aussi.**

#homophobie

En quatrième, j'ai découvert que j'étais attiré par les garçons de la même manière que par les filles. Quelques jours après, j'en ai parlé à mes amis les plus proches, en majorité des filles. À ma grande surprise, elles l'ont très bien pris et elles s'en doutaient déjà. Étant donné que nous étions scolarisés dans un collège très homophobe, je leur ai demandé de rester discrètes sur le sujet. Mais comme les collégiens ne sont pas capables de fermer leurs bouches plus de 10 minutes, certaines en ont parlé et pratiquement tout le monde a fini par le savoir. Et là, ça s'est gâté.

#harcèlement

qui étaient présentes et qui me soutenaient, mais malgré tout, j'avais l'impression d'être seul contre tous. Malgré toute cette violence, j'ai résisté. J'ai été capable de vivre ma vie pleinement et de m'assumer pour pouvoir vivre ma sexualité comme je l'entends.

CHRISTIAN, 15 ANS, LYCÉEN

#éducation

Au début, personne ne me faisait de réflexions ni de gestes déplacés. Et du jour au lendemain, les insultes ont fusé. C'était des « sale pédé » par-ci, « on va te buter grosse tafiole » par-là, « ta mère aurait honte de toi », « tu vas finir en enfer sale lopette », « t'es qu'une petite femelle », « suceur de bites »... Et plein d'autres phrases toutes plus imagées les unes que les autres

L'impression d'être seul contre tous

Les insultes faisaient parties de mon quotidien, dans les couloirs et même en plein cours. Certains de mes profs étaient profondément choqués et d'autres se contentaient d'ignorer, malgré mes nombreuses plaintes.

J'ai préféré prendre ces insultes à la rigolade et ne pas y prêter attention, mais avec dix, vingt, jusqu'à cinquante personnes constamment en train de me rabaisser, c'est rapidement devenu invivable. J'avais des amies

DU JOUR AU LENDEMAIN,
LES INSULTES ONT FUSÉ.
C'ÉTAIT DES «SALE PÉDÉ»
PAR-CI, «ON VA TE
BUTER GROSSE TAFIOLE»
PAR-LÀ, «TA MÈRE AURAIT
HONTE DE TOI»...
ET PLEIN D'AUTRES
PHRASES TOUTES PLUS
IMAGÉES LES UNES
QUE LES AUTRES.

TANDINA

**Tandina se souvient de son départ de Tombouctou à l'arrivée des djihadistes.
Sa copine n'a pas eu cette chance.**

#amitié

Le 13 avril 2012 est la date la plus sombre de ma vie. Ce jour-là, vers 8h du matin ma grand-mère m'a réveillée pour écouter le silence qui régnait sur Tombouctou, au Mali. Ce qui était étonnant, car à 8h la ville était toujours animée. C'était le genre de silence qui annonce un malheur. On n'entendait même pas les mouches voler. Je me souviens encore du bruyant traumatisme de la première explosion (nos maisons en argile tremblaient). Partout des coups de feu ont résonné. La ville était comme une scène de théâtre. Les rues étaient inondées de militaires avec leurs familles cherchant des cachettes : on était à la merci des djihadistes.

#éducation

#violences

Le troisième jour, ils ont changé toutes nos constitutions. Ils ont rédigé une série de lois : les femmes devaient se voiler, elles ne devaient pas conduire ni aller au marché seules. Nous étions interdites d'école, de copains, de liberté. Les femmes étaient traitées comme des robots. De jour en jour, leurs lois devenaient de plus en plus hostiles. Ils ont fouetté un couple fiancé parce qu'ils discutaient avant leur mariage ! J'ai assisté au jugement d'un homme accusé de vol. Les djihadistes lui ont coupé la main parce qu'il a volé des médicaments pour sa fille malade ! La fille d'un collègue de mon père s'est vue mariée de force, ils l'ont mise enceinte puis délaissée à sa famille. Une voisine a reçu une balle perdue, ils lui ont dit que c'était de sa faute.

#guerre

#migration

La culpabilité d'être partie me ronge

Tous ces gens étaient des amis que j'ai vus

torturés, humiliés et tués. C'était invivable. Ma famille a décidé de quitter la ville vers le sud, pour Bamako. J'avais 18 ans. Mais nous ne savions pas que pour quitter la ville, il fallait l'autorisation des djihadistes. Mon père a dû passer la journée à négocier notre départ en prétextant une urgence à Bamako. Ils nous ont laissés partir une fois qu'on avait tous signé un certificat dans lequel on renonçait à faire partie des «Azawadiens». On a renoncé à notre identité. Des centaines d'autres familles sont restées sur place faute de moyens.

À Bamako, j'ai commencé une nouvelle vie, j'avais des nouveaux camarades de classe. Un an plus tard, j'ai été invitée à Tombouctou au mariage de ma cousine. Les djihadistes avaient été chassés. J'ai trouvé ma ville, autrefois si peuplée, vide, déserte, toutes portes fermées. Les visages ne m'étaient plus familiers. J'ai même pensé que je m'étais trompée de ville avant de croiser Badji vers la Grande Mosquée. Elle était la première de ma classe depuis le primaire jusqu'au lycée. Elle était la meilleure : en français, en grammaire, en dictée, en sciences et même en anglais. Elle chantait comme un rossignol et peignait comme Raphaël.

Heureuses de cette rencontre, on a discuté. «Alors Badji, t'es venue pour les vacances ?» Sa réponse m'a bouleversée. Elle n'allait plus en cours. Une jeune fille aussi intelligente et passionnée par les études s'en retrouvait privée, faute de moyens pour échapper aux djihadistes.

Mon amie n'allait plus en cours

C'ÉTAIT LE GENRE DE
SILENCE QUI ANNØNCE
UN MALHEUR. JE ME
SØUVIENS ENCORE DU
BRUYANT TRAUMATISME
DE LA PREMIÈRE
EXPLOSION. PARTØUT
DES COUPS DE FEU
ØNT RÉSONNÉ. ØN
ÉTAIT À LA MERCI DES
DJIHADISTES.

Victime de mes privilèges, chargée de culpabilité, on est allées chez elle et j'ai persuadé ses parents de la laisser venir avec moi à Bamako, pour les études. J'ai appelé mes parents, ils étaient d'accord pour l'héberger. On a quitté la ville deux semaines plus tard. J'ai encore eu l'impression d'abandonner ma ville à son sort. Il y restait tellement de gens, des proches, et je ne pouvais pas aider. J'avais et j'ai toujours ce sentiment de culpabilité qui me ronge. Après un semestre chez moi, Badji a reçu une aide de l'État pour poursuivre ses études. Elle a eu son master et elle est retournée à Tombouctou pour enseigner dans notre ancien lycée.

TANDINA, 23 ANS, ÉTUDIANTE

ANOUK

Adoptée, Anouk a vu ses mères se déchirer au moment du divorce. Une histoire de partage de droits parentaux...

Mes parents sont séparés depuis douze ans. Je n'ai aucun souvenir de quand ils étaient ensemble. Je devrais plutôt dire elles, parce que j'ai deux mères. Aujourd'hui, elles se « tapent » continuellement sur la gueule. Le problème, en ce moment, c'est l'argent, mais ce n'est évidemment pas le seul. Entre la difficulté de garder les comptes bancaires hors du rouge, les murs et le plafond pleins d'eau qui créent du salpêtre dans mes deux maisons et le froid (car on ne chauffe pas), disons que ce n'est pas une période facile.

Mes parents étaient musiciens. À cause de leur séparation, tout a capoté. Maintenant, l'une écrit et l'autre s'est reconvertie dans l'informatique écoresponsable. Le fait qu'elles soient séparées amène évidemment un changement régulier de maison. Elles n'habitent pas très loin l'une de l'autre. Une semaine sur deux chez ma mère, et l'autre chez... ma mère. Parfois, c'est un enfer. Avoir tout en double, deux mères, deux maisons... Il m'arrive de tout vouloir jeter par terre.

Elles sont toutes les deux mes parents

Pour que ce ne soit plus aussi confus dans mon cerveau emmêlé, appelons-les Maman 1 et Maman 2. Maman 1 est ma mère biologique. Elle a tous les droits parentaux. Maman 2 n'a légalement aucun droit. Elle veut nous adopter mon frère et moi. Le problème, c'est que c'est vraiment très compliqué d'adopter des enfants sans que le parent biologique n'abandonne ses droits.

Il y a eu tout un plan de fake mariage, les actes de naissance ont été commandés, les avocats appelés, mais finalement, ça n'a pas été fait. Maman 1 va donc devoir abandonner ses droits pour que Maman 2 les récupère, mais elle est réticente. Nous ne pouvons donc pas nous faire adopter en même temps avec mon frère et, pour la citer, « Si je crève avant vos 18 ans... »

Mais un jour, après une longue nuit d'insultes et de messages haineux, Maman 1 a décidé d'abandonner les droits. Elle le fait pour que je puisse avoir deux parents, officiellement. C'est très dur pour elle mais je leur ai expliqué qu'à mes yeux, elles sont toutes les deux mes parents même si l'État n'est pas d'accord. Dès que l'adoption simple sera effectuée, on procédera à un partage de l'autorité parentale. Bref, ce sont des problèmes insignifiants face à la faim dans le monde ou au réchauffement climatique, et je dois vivre avec. What doesn't kill you makes you stronger !

ANOUK, 15 ANS, LYCÉENNE

#divorce

#famille

KISMALA

Il y a deux ans, pour fuir la guerre au Soudan, Kismala a laissé sa famille, direction Paris. Par chance, il n'était pas seul.

#solidarité

Azam, c'est mon pote du Soudan. Il a 24 ans, on habitait dans la même ville : Omdourman, près de la capitale. On est partis en même temps pour venir en France : on voulait prendre des cours de français et trouver du travail. On est allés jusqu'en Libye en voiture. On est restés un an là-bas. Il y avait la guerre, c'était une période difficile. Je travaillais dans un magasin et Azam dans un garage, pour réparer des voitures. On n'avait pas assez d'argent pour continuer le voyage, alors on économisait.

#guerre

Au bout d'un an, on a payé pour traverser la Méditerranée en bateau jusqu'en Italie. On a eu peur : on était vraiment beaucoup sur le bateau et il s'est renversé. On est tous tombés dans l'eau. Nous, on a eu de la chance, on avait des gilets.

#migration

Azam était malade. Il avait froid, il avait peur

On est toujours restés ensemble. Finalement, un autre bateau est venu nous repêcher. On est restés deux mois en Italie. Là-bas, Azam était malade. Il avait froid, il avait peur. Je suis resté avec lui jusqu'à ce que ça aille mieux, je lui apportais à manger, je parlais aux gens.

Ensuite, on est partis en train jusqu'en France. Azam, c'est la seule personne que je connaissais quand je suis arrivé à Paris. On n'avait pas de logement, mais au moins, on n'était pas seuls. On n'a pas de famille ici. Ça fait du bien d'avoir un ami. On peut se parler, on se comprend et on parle arabe tous les

deux. C'est cool aussi d'avoir de la compagnie pour manger, on se sent moins seul. On s'est soutenus pour trouver un toit : on a passé trois mois dans un hôtel, à la station Pernety, grâce à une association qui aidait les demandeurs d'asile. Mais je ne m'y suis jamais senti chez moi. Les portes fermaient toujours à 22h le soir. Je me suis retrouvé dehors plusieurs fois en rentrant de l'entraînement de foot ou de chez mes amis.

Maintenant, Azam a un appart à Orsay et un travail dans le bâtiment. Moi, j'habite dans un CADA (Centre d'accueil de demandeurs d'asile), des logements prêtés par l'association France Terre d'Asile vers la Porte de Choisy. On a quatre chambres et un salon, que je partage avec sept autres personnes que je ne connais pas trop.

Là-bas, l'avantage, c'est qu'on peut voir l'assistante sociale et avoir une adresse pour recevoir le courrier, et avancer dans nos démarches pour les papiers. En 2017, j'ai reçu mon titre de séjour pour deux ans. Maintenant, avec Azam, on se voit le week-end. Lui, il travaille, moi, j'étudie. Traverser ces épreuves nous a soudés, il est devenu comme un frère.

KISMALA, 24 ANS, EN FORMATION

GABRIELLE

Chimiothérapie, longs séjours à l'hôpital... Gabrielle se sent coupable vis-à-vis de sa famille en pensant à son cancer.

À 6 ans, j'ai été hospitalisée pour une leucémie lymphocyte B. On ne savait pas si j'allais m'en sortir. Je n'ai pas eu de réaction particulière, je n'ai jamais rien dit pour ne pas inquiéter mes parents. Mon père s'est remis à fumer. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs, mais je sais que ma mère disait : « J'ai peur qu'elle vive avec ça toute ma vie. » Mes proches, les adultes, car les enfants n'avaient pas le droit, se relayaient pour me rendre visite. Ils devaient porter une tenue spéciale blanche et verte, pour éviter les contaminations. À l'époque, je n'avais qu'un petit frère, mais je ne le voyais pas beaucoup. Je passais la plupart de mon temps à l'hôpital, pour la chimio, et quelques week-ends chez moi. Un prof venait à l'hôpital ou chez moi pour m'apprendre à lire.

À cause de moi, personne de ma famille ne partait en vacances. La nuit, mon père, ma mère ou l'un de mes grands-parents restait toujours dormir avec moi. J'étais aussi surveillée jours et nuits par des médecins pour changer mes perfusions et pour me faire des piqûres. Je me rappelle que la nuit, mon bras se soulevait tout seul.

Des clowns pour me distraire de la douleur

Il y avait une piqûre que j'aimais et détestais en même temps. C'était LA piqûre, celle avec trois-quatre médecins autour de moi qui piquaient toujours au même endroit dans le dos. Je l'aimais car c'était la seule pour laquelle j'avais le droit à un masque anesthésiant avec une odeur que je voulais, et des

clowns venaient pour me distraire de la douleur. Tellement forte que j'arrive à m'en souvenir. Je la détestais car en plus de la douleur, je devais ensuite rester deux heures allongée sur le dos sans bouger.

Je n'ai plus eu le droit de manger de sel. Ce que je mangeais n'était pas très bon, à part les nuggets de l'hôpital que j'adorais. Et à cause de la chimio je n'avais plus de cheveux, je mettais un foulard sur ma tête, j'en avais de toutes les couleurs. J'étais fatiguée, un peu grosse et souvent de mauvaise humeur. Je ne voyais pas beaucoup mes amis, et ne pouvais pas aller dans les lieux publics.

Mon cancer a duré deux ans et demi. Je pense qu'il m'a apporté une certaine maturité. J'étais plus inquiète pour mes parents que pour moi-même. J'ai fait des rencontres à l'hôpital, surtout des adultes que je vois encore aujourd'hui. Dans ma chambre, je croisais d'autres enfants malades.

J'ai l'impression que ça a eu plus de conséquences sur mes parents et mon frère que sur moi-même. Mon frère, petit, manquait d'attention et a eu une période où il enchaînait des crises de colère. Aujourd'hui, ce ne sont pas vraiment les mauvais souvenirs qui reviennent. Ça fait seulement partie de mon enfance, et j'arrive à en rire.

GABRIELLE, 15 ANS, LYCÉENNE

#famille

#santé

OUMAR

**Oumar faisait du foot en compet au Mali, mais en France, c'est trop cher.
Sans compter que sa famille ne l'aide pas...**

#argent

J'ai commencé le foot au Mali à 7 ans. J'ai toujours joué numéro 9 ou ailier gauche, numéro 7. J'aime beaucoup Samuel Eto'o, un numéro 9 comme moi, quand il jouait avec Messi. On jouait à la FIA Djoliba, un club de Bamako : chaque matin, on partait à l'entraînement et une fois par semaine, on faisait des matchs. Ma famille venait voir les matchs, ma mère était contente car elle me voyait bien jouer. C'était payant pour les crampons, le maillot, les ballons, tout. Même l'inscription ! C'était 4 euros par semaine.

#sport

#migration

On commençait à gagner des coupes, et aussi de l'argent. J'aurais voulu continuer à jouer là-bas, mais mon père m'a dit que je devais partir en France pour rejoindre ma mère. Je suis arrivé en septembre 2017. J'habite à Château-Rouge à Paris, chez ma mère. À Saint-Denis, il y a un club de foot. J'ai des amis qui s'entraînent au club, tous les dimanches ils font des matchs. Mais eux, ils travaillent dans le bâtiment, ils peuvent payer.

#quartiers

Moi, on me demande de payer dix euros ! Par semaine ! Pour moi, ça ne va pas aller puisqu'il y a aussi à payer le transport et à manger. Je suis élève, je n'ai pas de travail, j'ai 17 ans, j'ai trop de difficultés. J'aime le foot car c'est bon pour ma santé ! Mais pour l'instant, je ne peux plus jouer dans un club.

Même si on n'a pas d'argent, moi je veux jouer ici ! Alors j'ai demandé au lycée où je suis pour jouer dans son club. J'ai rempli la fiche d'inscription. À la partie « autorisation parentale », ma mère n'a pas voulu signer, car elle a vu que c'était 15 euros et elle m'a dit qu'on ne pouvait pas. Elle préfère que je me concentre sur l'école.

Je voudrais jouer au foot à Château-Rouge avec mon ami. Il m'a dit qu'on pourrait faire une équipe et jouer le samedi ou le dimanche au stade. Mais encore une fois, il faut payer l'équipement et les transports pour aller au stade. Avec mon pote, on va économiser pendant les vacances pour pouvoir jouer.

OUMAR, 17 ANS, LYCÉEN

ON ME DEMANDE
DE PAYER DIX EUROS !
PAR SEMAINE !
POUR MOI, ÇA NE
VA PAS ALLER
PUISQU'IL Y A AUSSI
À PAYER
LE TRANSPORT
ET À MANGER.

MOHA

Moha a dû changer de lycée à cause de ses notes. Mais les trajets à rallonge, ça crée d'autres difficultés...

#éducation

Cette année, je suis inscrit dans un lycée à Paname, dans le 12^e. Ma mère a fait une dérogation pour m'envoyer dans le 12^e arrondissement pour qu'enfin je travaille. C'est assez loin de chez moi, j'habite à Aulnay-sous-Bois. C'est chiant vu que je me lève presque deux heures plus tôt pour aller au lycée. Quand j'commence à 8h j'vais me lever à 6h15 ! Ce qui me pète les couilles, c'est de me lever très tôt, de taper des longs trajets.

semaine et mes devoirs à la maison, j'ai peu de temps pour me reposer. Franchement, à 21h max je suis couché !

Finalement, je suis déçu d'être dans un lycée loin de mes potes et de chez moi, mais je remercie ma mère. J'ai de meilleures notes, comparé aux années précédentes où je bavardais et séchais mes cours.

MOHA, 17 ANS, LYCÉEN

#sports

Je mets 1h05 pour arriver en me tapant un bus, un train et un tram. Je me lève, je prends 20 minutes pour me préparer, prendre un petit déjeuner et je sors. Je vais à l'arrêt de bus et j'attends le bus pendant 5 à 8 minutes. Une fois arrivé à la gare de Villepinte, mon RER en met 6, voire plus. Une fois dedans, je fais 11 arrêts jusqu'à Cité Universitaire. Là, je prends enfin mon tram et je fais encore 11 arrêts. Je m'arrête à Montempoivre. Je suis arrivé.

Je vieillis avant l'âge !

Mais ça, c'est quand tout va bien ! Des fois, c'est encore plus long. En comptant les malaises, les grèves du RER B, j'arrive souvent en retard et je rate des cours. Comme certains profs ne savent pas que j'habite loin, je risque de me faire engueuler. Ça me saoule. Pour eux, c'est mon problème, ils disent que j'ai qu'à me lever plus tôt.

Et puis, je me mange des courbatures, je commence à avoir des cernes. En fait, dès que je vais en cours, je suis fatigué. J'ai mal au dos, j'ai les jambes lourdes. Mais ça va, j'arrive à suivre. Je vieillis avant l'âge ! Si on rajoute à ça mes entraînements de boxe trois fois par

DIEGO

Placé en foyer, Diego a dû changer de collège. Il fait tout pour rentrer chez lui, mais c'est la juge qui en décidera.

J'habitais avec mes parents dans le 18^e, à Paris. Ça m'arrivait souvent de sécher les cours pour rester chez moi. Je disais à ma mère, avant qu'elle parte au travail : « Je commence à 9h. » Et bien sûr elle répondait « Je te fais confiance. » Mais je n'y allais jamais. Je détestais les cours, surtout les profs.

Quand elle s'apercevait que j'avais menti, alors j'y allais... Je n'avais pas envie qu'elle appelle mon père pour lui dire. Sinon ça aurait bardé. Ils ont divorcé quand j'étais petit et il est parti s'installer ailleurs... C'est là que j'ai commencé à faire ce que je voulais : jouer à mes jeux vidéo et rester à la maison.

C'est à cause de mes problèmes scolaires que, pour me faire peur, ma mère m'a dit : « Si tu n'y vas pas, tu iras à l'internat ! » Mais elle ne savait pas que le foyer c'était comme ça, elle pensait que c'était surtout de l'aide aux devoirs. Mon père, lui, n'était pas d'accord.

L'année dernière, je suis allé voir le juge des enfants et, pour la première fois, il n'y avait pas mon père, ni l'éducatrice qui me connaissait bien. Il y avait juste ma mère et une remplaçante que je n'avais jamais vu de ma vie. La juge a décidé de me mettre dans un foyer. Elle m'a dit que c'était provisoire, pour six mois. Ça fait déjà un an... Je suis rentré chez moi, j'étais triste et en colère, les deux à la fois. Je ne voulais pas y aller ! Je ne pensais qu'à ça et j'avais plein de questions.

Là-bas, il faut tout faire bien

Tout a changé en très peu de temps : j'ai changé de lieu où je dormais, je ne voyais mes parents que le week-end, j'ai changé de collège... La seule chose que je voulais, c'était rentrer chez moi ! Avec du recul, j'ai essayé de me dire que c'était juste pour m'aider.

Là-bas, il y a plein de règles, il faut tout faire bien : il faut se coucher à l'heure, il faut pas faire de bêtise, il faut respecter les autres. Et je continue à aller au collège, mais dans le 16^e arrondissement ! Au début, c'était un peu pareil qu'avant : je continuais à faire des bêtises. Mais dans ce nouveau collège, la discipline est beaucoup plus stricte. Les profs sont chiantes, pas tous mais la majorité, ils parlent en ancien français ! Les élèves ont beaucoup d'argent donc ils se la pètent. Un gars il a une veste PJS à 900 euros, un iPhone X à 1000 euros, une Apple Watch, des Vapor Max. Mais au fond, c'est une chochette qui se cache derrière son fric et qui traîne qu'avec des riches.

Le passage du 18^e au 16^e m'a un peu forcé à me calmer car je veux rentrer chez

C'est la juge qui décidera de mon avenir

moi. Au collège, ça se passe bien mais à la MECS (Maison d'Enfants à Caractère Social) y a encore des problèmes...

Je fugue pour aller voir mes potes ou aller faire du vélo, j'ai envie de sortir, manger dehors, pas tout le temps manger à la MECS ! Quand je sors du foyer, je retrouve ma vie normale ! D'ailleurs je ne dis à personne que je suis là. Mes potes du 18^e, mes cousins, je leur dis pas. Je dis juste que ma mère m'a

#quartiers

#éducation

#foyer

placé dans un collège un peu éloigné et que j'ai plus trop le temps de me connecter sur les jeux vidéo.

Au foyer, on me dit « Comporte-toi bien au collège ! », mais ce n'est pas eux qui décident quand je vais rentrer chez moi. C'est la juge pour enfants. Elle peut tout changer quand elle veut, je vais la revoir bientôt. Je ne sais pas trop ce qu'elle va me dire : peut-être que je pourrai rentrer chez moi, peut-être que rien ne changera, peut-être que y a des jours où je serai au foyer et d'autres à la MECS. Tout ce que je sais maintenant, c'est que la juge décidera de mon avenir.

DIEGO, 13 ANS, COLLÉGIEN

SEPH

Oppressée par sa situation familiale, Seph a décidé de partir étudier en France pour changer d'air. Et elle revit !

Je vivais tranquillement à Cayenne avec ma mère et ma sœur. Un jour, alors que j'avais 5 ans, on est parties s'installer à Matoury, dans la grande maison de mon beau-père. Alors, tout a changé. Chez lui, il ne fallait pas faire ci ou ça. Je ne me sentais pas chez moi. Le vendredi soir par exemple, je n'avais pas le droit de regarder la télé. À Cayenne, avec ma mère, je n'avais pas ce problème-là.

J'étais stressée là-bas car c'était un homme nerveux, mon beau-père. Il travaillait beaucoup, il était tout le temps sur les nerfs, il criait. Il me traitait comme sa fille. Mais moi, je n'avais pas besoin d'un deuxième père. Mon père avait quitté ma mère quand j'étais bébé. Il nous a abandonnées. Je n'avais jamais eu l'habitude de vivre avec un homme à la maison.

Avant, avec ma mère, on se parlait tout le temps, elle me faisait rire. Parfois je l'embêtais, mais pour rigoler. Quand on a déménagé, elle a changé, radicalement. Notre relation s'est dégradée. On ne discutait plus, son comportement n'était plus le même, elle me grondait pour un rien. Alors, je restais enfermée dans ma chambre toute la journée, parce que je ne supportais pas de rester avec eux. Si je restais dans le salon, je pétais un câble. Je m'ennuyais tous les jours, à ne rien faire à part aller à l'école. Je n'étais vraiment pas heureuse.

Je n'avais qu'une envie, c'était de partir en France, pour changer d'air, pour oublier. En mai 2017, alors que je faisais un Bac pro ASSP, j'ai dit à ma mère que je voulais préparer le concours d'aide-soignante. Mais en France. Elle a eu un peu de mal à accepter ma décision, mais elle a fini par m'y envoyer. Aujourd'hui, ça fait six mois que je ne l'ai pas vue. Elle ne sait pas que c'est à cause de notre déménagement que j'ai décidé de changer de vie. Je ne lui dirai jamais, ça lui ferait trop de peine. Mais moi, je suis cent fois plus heureuse comme ça !

SEPH, 19 ANS, EN FORMATION

#éducation

#migration

#famille

TYPHAINE

Sa mère n'a pas supporté son coming-out. Chassé de chez lui, Lucas a eu la chance que Typhaine l'héberge, mais ça n'a pas suffi...

#solidarité

J'ai reçu un appel un soir, il devait être aux alentours de 22h. C'était Lucas, mon meilleur ami, qui m'appelait pour me dire qu'il avait été mis dehors. Sans réfléchir, j'ai expliqué la situation à mes parents qui ont accepté qu'on l'héberge le temps que ça aille mieux pour lui.

#homophobie

Il venait de dire à sa mère qu'il était gay et amoureux. Sa mère a réagi au quart de tour, et l'a mis dehors sur le coup. Les jours d'après, il n'avait aucune nouvelle d'elle et persistait à l'appeler... sans réponse. Il m'a dit plusieurs fois qu'il s'en voulait, qu'il regrettait parce qu'il n'avait pas à faire ça à sa mère. C'était triste de le voir réagir comme ça.

#violences

Trois semaines après, il a reçu un appel de sa mère. C'était le premier depuis qu'elle l'avait mis dehors. J'ai pu voir la joie sur son visage, une joie que je n'avais pas vue depuis longtemps. Mais il s'est vite rendu compte que ce n'était pas pour lui qu'elle appelait : elle avait elle-même été mise à la rue et elle avait besoin de lui. Il a supplié mes parents d'héberger sa mère. Il espérait un nouveau départ. Mes parents ont accepté. On espérait que tout allait s'arranger pour lui. Seulement, une fois installée chez nous, son fils n'existait plus. Elle lui a fait comprendre qu'il n'était plus rien pour elle, qu'il la dégoûtait et elle lui a demandé comment il avait pu lui faire ça. Son état se dégradait encore plus depuis qu'elle était là et l'ambiance devenait vraiment nocive.

#famille

Nous avons gentiment demandé à sa mère de partir. Au bout de quelques mois, Lucas habi-

tait une semaine sur deux chez moi et l'autre semaine chez un ami commun. Il fallait à tout prix qu'il continue à aller en cours, à vivre et surtout qu'il ne se renferme pas sur ses problèmes. C'était dur. Il m'a dit plusieurs fois qu'il aimerait que tout se finisse : un jour, ma mère et moi l'avons découvert essayant de mettre fin à ses jours. On pensait bien faire mais à ce moment-là, lui et moi avons partagé un sentiment commun : l'impression d'avoir tout raté.

Il m'a dit plusieurs fois qu'il aimerait que tout se finisse

Nous avons prévenu sa mère qu'il était à l'hôpital pensant que, malgré tout, elle viendrait. Elle n'a pas répondu aux appels de ma mère, ni à ceux de l'hôpital qui était contraint d'appeler son tuteur légal.

Il s'en est sorti sans réelle séquelle mais rien ne s'est arrangé : sa mère ne le considérerait plus comme son fils tant qu'il serait gay. Elle ne veut plus jamais entendre parler de lui. Il y a eu un jugement après ça et il a été placé, pour son bien. Aujourd'hui, il n'a plus de nouvelles de sa mère et ne cherche pas à en avoir. Il a compris qu'il ne pourra pas changer ce qu'il est pour quelqu'un.

TYPHAINE, 16 ANS, LYCÉENNE

IL VENAIT DE DIRE
À SA MÈRE QU'IL
ÉTAIT GAY ET
AMOUREUX. SA MÈRE
A RÉAGI AU QUART
DE TOUR, ET L'A MIS
DEHORS SUR LE COUP.

SOFIAN

**Battu par son père, Sofian va en métropole avec sa mère.
Traumatisé, il ne voit plus un billet de 20 euros comme avant.**

#violences

Tout ça pour 20 balles ! J'avais à peine 5 ans, j'étais en CP, en Martinique à Fort-de-France. Un jour, mon oncle décide de m'offrir de l'argent : un billet de 20 euros que ma mère range dans ma tirelire.

#famille

Il y reste bien tranquille jusqu'à ce que mon père sorte de prison, une semaine après. Problème : l'argent disparaît. Ma mère me pose des questions. Moi je n'en ai jamais vu la couleur de cet argent, mais mon père se met en tête que je l'ai volé.

Sur la place, à Fort-de-France, il trouve un bâton, et en rentrant, se met à me frapper. Devant ma mère et ma petite sœur. Ça dure toute la nuit. Le lendemain, ma mère me réveille, mes bras ne bougent plus. Je ne ressens plus rien. Il faut quand même que j'aille à l'école. En voyant l'état de mes bras, marqués de rouge et de bleu, la maîtresse décide de m'envoyer chez le directeur. Choqué, celui-ci appelle ma mère en urgence. Je passe six mois à l'hôpital pour soigner tous ces hématomes.

Mon père, lui, repart une énième fois en prison, à nouveau pour violences. Nous, on décide de quitter la Martinique pour fuir les coups qu'il fait régulièrement pleuvoir sur ma mère et moi. Je ne sais pas pourquoi il fait ça. C'est comme s'il ne pouvait pas s'en empêcher. On débarque à Paris en 2006. J'ai 7 ans.

Mon père nous rejoint en France un an plus tard. Aujourd'hui, il essaie de rattraper le temps perdu, à sa manière. J'ai de bonnes relations avec lui. Mais je ne peux pas m'empêcher de me dire que je ne reproduirai jamais avec mes enfants ce qu'il m'a fait subir. Ils ne connaîtront que tendresse et amour.

Maintenant, à chaque fois que je vois un billet de 20 euros, mes souvenirs reviennent. Et ça sera pour la vie, je le sais. Malgré tout, j'ai réussi à pardonner à mon père toutes ces choses invivables qu'il m'a fait vivre. Hé, si Dieu pardonne, qui suis-je pour ne pas le faire ?

SOFIAN, 18 ANS, EN FORMATION

LORENZO

Lorenzo a enfin une chambre pour lui tout seul ! Mais cohabite avec les bestioles qui pullulent dans son appartement.

J'habite chez mes parents dans un HLM assez récent. La façade de mon immeuble est donc plutôt mignonne de l'extérieur. Mais à l'intérieur, ce n'est pas la même limonade... Mon appart' n'est pas très grand, mais j'ai la chance d'avoir une chambre à moi tout seul depuis le départ définitif de mon grand frère de la maison.

Je n'y connais pourtant pas la solitude. À chaque saison son lot de surprises. Actuellement, c'est l'hiver et, comme tous les ans, les mites s'invitent dans toute la baraque. Nous ne savons pas d'où elles sortent, alors nous disposons des pièges partout pour nous en débarrasser. Pareil pour les mouches : de nombreux rubans collants attendent avec impatience d'être accrochés au lustre en cas d'invasion. En été, ce sont les cousins qui me rendent visite. Pas d'inquiétude, j'ai toujours de l'insecticide à portée de main. Je n'hésite pas à l'écouler pour pouvoir passer une nuit paisible mais, parfois, je ne retrouve pas les cadavres...

Plus jeune, à force de voir des araignées tisser leurs toiles dans ma chambre, j'étais arachnophobe. J'ai appris à vaincre cette phobie, après d'innombrables meurtres. Le jour où j'ai commencé à retrouver de petits asticots gesticulant dans ma moquette, j'ai commencé à me poser de réelles questions... J'ai même été plusieurs fois confronté à des chenilles.

Je me suis mis à nettoyer pour endiguer l'invasion. Malgré une chambre nickel, tous ces personnages continuent à me rendre vi-

site... J'ai fini par me faire une raison : j'étais contraint de partager mon logis avec ces créatures. Depuis, la cohabitation se passe bien.

Et ce n'est pas que dans ma chambre ! Un soir, mes parents étaient absents. J'en ai profité pour inviter deux potes. Vers minuit, alors que nous étions tous les trois assis dans le canapé, à écouter du gros son, j'ai aperçu une tache sombre traverser la pièce. Intrigué, j'ai demandé à mes potes s'ils avaient vu quelque chose. Mais non. Je me suis dit qu'il était temps de stopper définitivement la consommation de substances illicites pour la soirée. Tout à coup, un de mes potes a crié : « HEY LES GARS Y A UNE SOURIS ! »

La maline a détalé comme une flèche et s'est engouffrée derrière la grande argenterie du salon. Mes deux potes m'ont alors interpellé sans me laisser le temps de reprendre mes esprits. L'un m'a demandé l'insecticide. L'autre est allé chercher la paire de bâtons de marche de mes parents avec l'espoir de pouvoir embrocher cette visiteuse. Elle venait de se hisser sous l'évier. Sûrement son seul moyen d'accès, grâce aux canalisations. J'habite au cinquième. Mon pote a vidé le reste de l'insecticide en espérant qu'elle ressorte. Sans succès.

Puis, ma voisine antillaise du quatrième est venue se plaindre du boucan. Elle a elle-même refermé la porte de chez moi tant la situation l'angoissait. Mes potes sont rentrés chez eux, me laissant seul. Pas serein, je me suis mis à disposer des serviettes sous

les portes afin que la souris ne me suive pas jusque dans mon lit. Depuis ce jour, aucun événement similaire à celui-ci n'a été recensé chez moi. Ces envahisseurs-là semblent bel et bien avoir compris que cette demeure est la mienne et pas la leur ! Mais, chez moi, c'est quand même le zoo.

LORENZO, 22 ANS, ÉTUDIANT

CLAUDIA

Photographe, le père de Claudia l'a emmenée dans un camp de migrants pour hommes à Saint-Denis. Un écho à sa propre histoire familiale.

Dès mon arrivée, j'ai senti cette atmosphère étrange qui accompagne l'instabilité d'un endroit de passage, un endroit rempli de visages assombrés par un espoir insatisfait. À cause d'un problème d'autorisation, nous n'avons pas pu prendre les images mais nous avons visité le camp. On a discuté avec quelques personnes pour savoir d'où ils venaient. Beaucoup ne parlaient ni français, ni anglais.

Dans ce camp, qui ne regroupe que des hommes, la plupart du personnel d'aide est aussi masculin. Je suis la seule jeune fille et mon arrivée a été remarquée. Ils me dévisageaient, cherchaient mon regard comme pour y trouver quelque chose, certains me complimentaient d'un français hésitant et balbutié.

Ils venaient de différents pays d'Afrique. Ils avaient entre 15 et 40 ans et avaient fait une route difficile. Ils se disputaient pour des questions ethniques ou religieuses. On nous a même raconté que certains se battaient et se poignardaient malgré les règlements stricts, utilisant ferrailles et rasoirs jetables pour régler leurs comptes. Beaucoup voulaient travailler, mais il faut un statut de réfugié.

Ma mère dormait souvent chez des vendeurs de sommeil

La visite de ce camp de migrants m'a remémoré les récits de ma mère sur son passé, la

venue en France de sa famille maternelle depuis la Kabylie et son enfance marquée par la précarité. Quand elle dormait à l'abri, c'était souvent chez des vendeurs de sommeil. Des propriétaires d'appartements miteux et insalubres qui louent à des prix injustes pour ce qu'ils proposent, mais permettent de ne pas être à la rue. Ma mère a donc très vite travaillé après son bac pro. Elle vivait dans des logements étudiants et travaillait pour payer ses études supérieures.

Les préjugés qui accompagnent l'étranger et la difficulté à s'insérer dans une culture est une épreuve que vivent beaucoup de réfugiés en venant en France. Mon père revient souvent chamboulé de ses ateliers photo. Il nous raconte avec effroi la situation de ces hommes qu'il rencontre et aimerait aider, ému par leurs efforts et leurs parcours qui, dans notre famille, ne nous sont pas étrangers.

CLAUDIA, 15 ANS, LYCÉENNE

#logement

#famille

#migration

IRENE

Irene a vu l'état de santé de son amie se détériorer, et s'est battue avec elle pour l'en sortir. Parfois contre elle aussi.

#santé

Un matin au lycée, j'étais à côté d'elle, au vestiaire, en train de me préparer pour le cours de sport. Mes yeux regardaient son ventre, ses côtes, bien visibles, des dunes rapprochées sous sa peau blanche. J'ai croisé ses yeux azur, presque transparents. J'y ai déposé toutes les questions et les incertitudes que la vue de son corps, ce matin-là, en première, avait suscité en moi. Elle rompt ce silence étrange, angoissée : « Irene, selon toi, je suis trop grosse ? », Comme si ma réponse aurait pu changer quelque chose dans sa vie.

#amitié

Étonnée, énervée par la totale absurdité de sa question, j'ai dû regarder la réalité en face. Angelica, une de mes potes proches était anorexique. Une des choses qui nous préféraient faire, c'était manger ensemble après les cours. Pendant ces repas, j'ai remarqué son attention toujours plus forte aux calories.

Au début, je pensais que c'était un effort pour maigrir un peu, mais elle réduisait toujours plus et ne mangeait que des salades. Sans rien ajouter. Mes réactions étaient discrètes mais directes, je l'invitais à ne pas se prendre la tête sur son corps. Pour moi, elle était très belle. Avec l'anorexie, il y a un énorme décalage entre une volonté rationnelle, consciente, de ce qu'il faudrait faire et une autre volonté, tyrannique. Mes remarques étaient dévorées par la seconde.

43kg, 42kg... Son corps changeait sous mes yeux. Au printemps, elle a décidé d'aller à la salle de sport tous les jours,

parce qu'elle voulait être en grande forme pour l'été. Son corps commençait à atteindre ses limites. 43kg, 42kg... Comme un compte à rebours. Je ne pouvais plus la voir s'auto-détruire.

Je ne voulais pas être comme une mère qui lui reprocherait son comportement, mais pas m'y plier non plus. La solution : parler, trouver la cause. J'ai vécu sa condition comme un défi duquel nous pouvions sortir gagnantes. Une étape importante a été de reconnaître ensemble sa fixation sur son poids comme quelque chose d'anormal.

Un après-midi, je l'ai invitée chez moi. J'avais seulement envie de me promener avec elle, de l'écouter et de voir si elle avait la force de se montrer dans toute sa faiblesse devant moi. Le soleil allongeait son ombre, mince, toujours plus déformée. Elle n'était pas particulièrement triste, mais j'ai décidé de la questionner plus en profondeur.

« La sensation d'être dans des sables mouvants »

« Irene, aide-moi, je veux en sortir, mais j'ai la sensation d'être dans des sables mouvants. Quand je suis toute seule chez moi, j'ai des pensées obsessionnelles. Je commence à avoir des problèmes à étudier. » J'ai passé plus de temps avec elle, à étudier. Elle est allée voir une psy et une diététicienne. Mais les choses ne changeaient pas. 37kg. J'étais frustrée, notre défi se montrait plus long que prévu.

Pendant l'hiver, c'est devenu difficile à gérer. On se disputait. Elle faisait exactement le contraire de ce que je lui disais. La psy avait découvert que son anorexie était le symptôme d'un trouble obsessionnel-compulsif. J'ai eu peur d'avoir deux amies « différentes » : celle que j'avais connue le premier jour d'école et celle avec laquelle je cherchais à combattre.

Elle a été hospitalisée trois semaines dans un hôpital psychiatrique. J'ai réussi une seule fois à y aller, mais je l'appelais chaque jour. Je la sentais plus tranquille et confiante, je lui racontais la vie de l'école, la vie qu'avant sa maladie nous avions partagée. La vie qu'après trois semaines et plusieurs médocs nous avons recommencé à vivre ensemble. Elle est sortie différente, sans aucune confiance en elle.

On a retrouvé l'énergie de lutter ensemble. Être sortie de l'hôpital, c'était symboliquement un signal de renaissance. Même si elle est encore troublée, son poids est régulier, le compte à rebours est terminé et je suis sûre qu'avoir partagé sa maladie avec moi a joué un rôle, pour nous deux.

IRENE, 21 ANS, ÉTUDIANTE

SACHA

En primaire, Sacha se faisait harceler. Un jour, il a réagi avec violence. Avec regret aussi. Depuis, il reprend confiance en lui.

#solitude

2009, classe de CM1, l'année la plus difficile de toute ma vie. Chaque jour, chaque heure, je me faisais pousser, insulter, frapper par derrière. À seulement 8 ans, je ne pouvais pas me défendre seul. Je craignais aussi que la moindre trace de résistance se termine très mal, et en parler à la maîtresse aurait presque été du suicide. Je ne faisais pas confiance aux profs et, surtout, j'avais très peur des autres élèves. Le soir, quand je rentrais chez moi, ma mère me demandait si j'avais passé une bonne journée. Un tout petit « oui » sortait de ma bouche. Je pense que ma mère savait très bien ce qu'il se passait dans ma tête.

Ça m'a poussé vers la solitude

Un jour, comme tous les jours, ces mêmes élèves sont venus encore m'humilier. Ils jouaient avec moi. Pour une fois, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai décidé de riposter. Mauvaise idée. Sur un accès de colère imprévu, j'ai mis les trois à terre. Personne ne s'attendait à cette réaction de ma part, moi, qui n'aime que jouer au ballon et aux échecs.

Ma réaction était déplacée, mais j'ai ressenti du plaisir. Le plaisir de me sentir, pour une fois, au-dessus des autres, avec la sensation de justice rendue. Ça n'a pas duré longtemps : cet acte m'a poussé vers la solitude et une profonde dépression. Le moindre mot me concernant me portait aux larmes. Des pensées suicidaires me prenaient la tête.

#éducation

#harcèlement

2013, classe de cinquième, je suis sorti de mon enfer. J'ai pris confiance en moi. Ma colère a laissé place à un caractère beaucoup plus calme et plus sociable. J'ai rencontré des personnes qui m'ont beaucoup aidé même si j'ai mis du temps à leur faire confiance. On mangeait ensemble à la cantine ou on allait au cinéma. On se voyait tout le temps et on pouvait parler de tout et n'importe quoi. Ils ont changé ma vie.

J'ai encore cette peur de me faire juger et mettre de côté. J'ai encore du mal à parler aux autres, ça me demande un effort. Je préfère donc rester muet si je n'ai rien à dire. Mais au moins, je me fais respecter un minimum. J'ai été harcelé à l'école, par des personnes violentes, cherchant à passer le temps, sans se rendre compte des conséquences de leurs actes. J'en suis sorti.

SACHA, 16 ANS, LYCÉEN

SUR UN ACCÈS
DE COLÈRE IMPRÉVU,
J'AI MIS LES TROIS
À TERRE.

CINDY

Cindy admire tout ce que sa mère a fait pour elle. Aujourd'hui, à 16 ans, elle essaie tant bien que mal de lui rendre la pareille.

#argent

Je n'ai pas eu la même enfance que les autres car c'est comme si je n'avais pas de père. Je n'avais que ma mère pour me conseiller, me protéger, m'élever et devenir ce que je suis aujourd'hui. Elle a dû se débrouiller toute seule pour qu'on ait de quoi payer à manger, se loger, et de quoi vivre en toute liberté avec les plaisirs de la vie. Aujourd'hui, j'ai 16 ans et je suis apte à l'aider.

#famille

Elle s'est remariée et avec mon beau-père, ils ont eu mon petit frère qui a aujourd'hui 8 ans. Récemment, ils ont décidé de construire une maison à la campagne, mais cela oblige à payer un crédit car on n'a pas vraiment les moyens. Ma mère doit travailler plus et trouve du travail où elle peut : un immeuble à garder ou du ménage. Elle est gardienne pendant ses heures de repos. Elle part à 8h et rentre à 21h, quand je dors déjà. Donc je ne peux pas lui raconter ma journée. Je ne la vois pratiquement que le week-end. Souvent, elle n'a pas le temps de manger le midi et elle ne se repose pas, car il y a aussi les tâches ménagères à faire.

Je mets de côté ma jeunesse

Alors je l'aide dans le ménage : le repassage, la vaisselle, le linge ou l'aspirateur. Même si je suis souvent fatiguée par les devoirs et ma journée. Avant, ma mère m'aidait à faire mes devoirs, puis j'ai appris à être autonome, malgré mes difficultés. Le temps qu'elle passerait à m'aider, c'est celui qu'elle a pour se reposer. J'aide aussi mon frère avec ses devoirs. Si je ne suis pas là, c'est elle.

Ma mère a arrêté l'école après la troisième et avant la seconde. Elle le regrette, mais elle ne s'en plaint pas. Elle a bien profité de sa vie, puis à ses 30 ans, elle m'a eue. Par devoir, je mets beaucoup de côté ma jeunesse. Quand je vois les autres profiter, je suis souvent jalouse de ne pas profiter de ma jeunesse comme toute autre ado. Je me dispute souvent avec ma mère à ce sujet, mais je la comprends aussi.

Avec mon beau-père, ils se disputent très souvent à cause de moi. Lorsque je demande pour sortir la journée avec des potes ou des petites soirées. Et plus je grandis, moins j'ai de libertés. Ma mère m'autorise certaines choses, mais mon beau-père ne les accepte pas et cela impacte leur couple. Elle ne supporte plus son comportement avec moi et à la maison.

J'ai des obligations que d'autres n'ont pas et pour moi, mais surtout pour ma mère, je veux réussir mes études et ma vie pour qu'elle soit fière de moi, et pour pouvoir lui offrir tout ce qu'elle a dû sacrifier. Comme un remerciement, une monnaie d'échange. Je me sens redevable de ma mère. Je ne veux pas qu'elle finisse ses jours et qu'elle ait une mauvaise image de moi alors qu'elle m'a tout donné.

CINDY, 16 ANS, LYCÉENNE

PAUL

Sur son banc, Paul a longtemps regardé ses camarades de classe. Isolé. Puis, quelqu'un est venu s'asseoir à ses côtés.

À chaque récréation, pendant mon année de quatrième, je rejoignais mon banc. Tout seul, dans mon coin, loin des autres qui se regroupaient ensemble. En train de les regarder rire, parler, discuter de nouveautés, de films... Tout ce dont peut parler un adolescent de 14 ans dans la cour. Mes anciens amis n'étaient plus dans ma classe.

Même à l'heure de manger, quand j'allais vers eux, ils parlaient en courant. Du coup, j'ai perdu des kilos, je n'avais même plus le courage de manger. Je devais aussi prendre un médicament qui me permettait de me concentrer car j'avais des troubles de l'attention. J'avais vraiment l'impression d'être exclu. Même les profs ne faisaient pas attention à moi. À chaque fois que je rentrais chez moi, je pleurais en pensant au petit garçon joyeux que j'étais avant.

Le seul mec que je connaissais dans ma classe s'est mis, du jour au lendemain, à ne plus me parler. Comme j'étais timide, j'avais peur de le déranger et je n'avais pas assez confiance en moi pour aller vers lui. Un jour, il a attrapé « une maladie » qui s'appelle l'amour. Il est devenu accro à une fille, mais elle le prenait pour un gros lourd. Il s'est pris un râteau. Il était tellement triste qu'il ne sortait plus de son lit. Alors, j'ai décidé de lui envoyer des SMS pour le réconforter de son chagrin d'amour. Grâce à ça, on a repris le contact et on passe nos récrés à discuter tous les deux, sur mon banc.

PAUL, 16 ANS, LYCÉEN

#amitié

#solitude

ALICE

Métisse, Alice est parfois victime de propos ou d'actes racistes dans les transports. Elle a décidé d'en rire.

#sports

« Rattrapez-la, elle a volé le sac du monsieur ! » « Elle », c'était moi. Le « monsieur », c'était mon père et on courait pour rattraper un bus.

On était en vacances en Espagne, on venait de quitter la plage et on était grave en retard ! Et d'accord, j'étais fringuée comme une voleuse de poules et je courais sans chaussures en serrant mon sac contre moi. Une totale inconnue a vu mon père courir derrière moi et a mal interprété la situation. Je suis métisse et j'ai un sac, mon père est blanc et me court après. Alors elle a crié à son mari : « Attrape-la, elle a volé le sac du monsieur. » Bien sûr, mon père s'est énervé après elle. Il était outré qu'elle me traite de voleuse !

#racisme

J'avais 13 ans. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment pris conscience que les gens pouvaient être racistes gratuitement. Depuis, ce genre de situation m'arrive assez souvent. À Paris, le pire, c'est les contrôles dans les transports. Bizarrement, je suis la seule personne qui se fait fouiller lors d'un simple contrôle de Pass Navigo. La dernière fois, c'était à Strasbourg-Saint-Denis. Et pourtant, je l'ai mon Pass. J'ai même mon passeport pour justifier que c'est le mien. « Vous ne ressemblez pas à votre photo ! » (forcément, j'avais 7 ans !) et ils me demandent une pièce d'identité.

Et c'est pire quand je suis avec mon frère : il a des dreads et une barbe alors je vous dis pas à quel point les contrôles en deviennent risibles. Pourtant, par mon père, on a le troisième nom le plus

courant de France : on fait partie des Lefèvre et des Martin, alors ça en choque quelques-uns... Au final, c'est plus drôle que tragique. Je ne m'y habitue pas vraiment. Mais j'essaie juste de passer au travers et de ne pas les laisser gâcher notre vie. Alors j'en rigole.

Il faut savoir avoir de la répartie et de l'humour, associés à un brin de fierté, pour faire face à des comportements irrespectueux du genre. Je ne peux pas m'en empêcher : la bêtise m'amuse. En même temps, ça vaut mieux... C'est une sorte de défense, ça me protège.

ALICE, 15 ANS, LYCÉENNE

« RATTRAPEZ-LA,
ELLE A VOLÉ LE SAC
DU MONSIEUR ! »

« ELLE », C'ÉTAIT MOI.
LE « MONSIEUR »,
C'ÉTAIT MON PÈRE
ET ON COURAIT POUR
RATTRAPER UN BUS.

MANON

À cause du divorce de ses parents, les notes de Manon chutent et son moral aussi. Mais l'enfer se poursuit en foyer...

#foyer

Aujourd'hui, j'ai 14 ans et je suis en foyer. Pourquoi ? Parce qu'à 9 ans, j'avais déjà des responsabilités. J'avais 9 ans quand mes parents ont divorcé. Je suis allée vivre avec ma mère dans le 91. Elle a un gros handicap au niveau des jambes. Pendant un an, je n'ai pas vu mon père et j'ai dû m'occuper d'elle toute seule. Je devais préparer à manger tous les soirs, sortir le chien tard, même en hiver, et faire le ménage. Je trouvais ça normal de l'aider.

#éducation

Je me couchais vers minuit, car je n'arrivais pas à dormir plus tôt. Au début, je faisais des cauchemars, je n'aimais pas ce petit appartement où on était. Je n'étais pas habituée. Du coup, en cours, j'étais fatiguée. Je n'arrivais plus à suivre et je ne faisais plus mes devoirs. Je ne trouvais pas le temps car j'essayais de m'amuser et je n'en avais plus envie. Lorsque mes profs me rendaient mes évaluations, j'avais l'habitude d'avoir de mauvaises notes. Après deux ans comme ça, ma mère a repris une vie normale, malgré sa maladie. Quand elle regardait mes notes, je me faisais engueuler. Elle me disait de lui demander de l'aide ou d'aller voir d'autres membres de ma famille pour qu'ils m'aident. Mais je n'osais pas parce qu'elle rentrait tard le soir, elle se posait devant la télé et regardait les infos.

#divorce

#famille

Regarder mes cours, sans comprendre

Arrivée malgré tout en sixième, j'étais assez rassurée, car j'ai retrouvé ma meilleure amie. Et puis je me suis disputée avec elle car elle m'a ridiculisée devant tout le monde. Alors

jusqu'à ma cinquième, je suis restée toute seule. Je me suis réfugiée de plus en plus dans mon travail, même si mes notes n'en témoignaient pas. Je passais des heures entières à regarder mes cours, sans comprendre, car j'avais besoin d'aide.

Après avoir décroché de l'école, j'ai décroché tout court. J'allais de moins en moins bien. Quand je rentrais le soir, ma mère me demandait comment s'était passée ma journée. Je lui répondais que ça s'était bien passé et que j'allais bien. Elle me demandait si j'avais fait mes devoirs. Je lui disais oui, même si je ne les avais pas faits. Je mentais, je disais que les insultes des autres ne m'atteignaient pas, mais à force de tout garder pour moi, je me suis mutilée, puis j'ai eu des envies suicidaires. Ça n'a pas échappé à l'assistante sociale du collège. Elle a tout de suite prévenu mon père et ma mère. Puis le juge qui s'est occupé du divorce de mes parents.

Quand mon père s'est séparé de sa copine, il est redevenu présent. Il est redevenu un père. Ça s'est passé beaucoup mieux avec lui, et ça m'a permis de changer. Maintenant je suis en troisième et ça va beaucoup mieux avec mon père mais... beaucoup moins bien avec ma mère. Les rôles se sont inversés ! On s'engueulent toutes les semaines, puis tous les jours. J'ai fini par faire une crise d'angoisse : « Tu es folle, je vais appeler les pompiers ! » Elle ne comprenait pas ma souffrance, ma colère. Des membres de ma famille sont venus me chercher, je me suis fait engueuler pour rien, on ne me comprenait toujours pas.

Le 29 août 2017, mes parents et moi avons été convoqués par

Je n'ai eu le choix de rien du tout

le juge pour me dire que j'allais être placée en foyer. C'est là que le cauchemar a recommencé. Au lieu d'être directement placée en foyer, j'ai été en famille d'accueil. Deux mois dans une première où ça se passait mal, puis dans une autre pour les vacances. C'était déjà mieux. Et enfin, je suis arrivée dans mon foyer le 26 octobre. À cause des visites de collèges, j'ai loupé plus de deux semaines de cours. Aussi à cause des visites médiatisées. Deux heures de trajet pour aller voir mes parents chaque semaine.

Mon arrivée dans ce foyer a été horrible. Je ne me suis pas du tout sentie à l'aise. Je partageais ma chambre avec une personne pas vraiment facile à vivre. Je n'ai eu le choix de rien du tout. Ni d'être ici avec cette personne, ni de changer de collègue plusieurs fois, ni d'avoir ce moment-là de ma vie, tout simplement. Mais je garde une phrase dans mon portable, et dans un coin de ma tête. Un jour, je dirai : « Ça n'a pas été facile, mais j'ai réussi. »

MANON, 14 ANS, LYCÉENNE

JULIE

**Depuis la séparation de ses parents, Julie est devenue leur messagère.
Un rôle qu'on a pas envie d'endosser à 15 ans.**

#divorce

Quand mes parents se sont séparés, ils sont passés devant le juge. Ils ont décidé que je passerai la plupart de mon temps chez ma mère, et une fin de semaine sur deux (du jeudi au dimanche) chez mon père.

#famille

Du côté de mon père, j'ai un grand frère dont je suis très proche. Au départ de mon frère en internat, dans une autre ville, mon père a décidé d'aller s'installer en Bretagne avec sa femme - contre tous les a priori sur les belles mères : on s'entend vraiment bien ! J'avais 11 ans quand j'ai rejoins ce côté de la famille un week-end sur deux. Nous sommes devenus encore plus complices.

Ma mère et moi sommes aussi très proches, j'ai une demi-sœur de 9 ans. Son père est parti quand elle avait 6 ans, alors on s'est toujours entraïdées. Elle culpabilise souvent de trop me traiter en adulte.

Ma mère et mon père ne se sont jamais bien entendus, du moins depuis leur séparation. Mon père limite le plus possible les échanges avec ma mère parce qu'ils passaient leur temps à s'insulter, même par mail. La dernière fois qu'ils se sont parlés, c'était au début de l'année de troisième, pour le choix des lycées.

**Je trouve que
c'est pas
à moi de gérer**

Ma mère, ne comprenant pas ce non-échange avec mon père, me demandait souvent des informations : où j'allais le week-end, ce que je faisais avec mon père, et comme elle ne comprenait pas pourquoi il ne voulait jamais rien dire,

cela se terminait souvent en disputes et en insultes.

Pendant cette année de troisième, ça arrivait à chaque fois que je revenais de chez lui. À chaque fois, elle s'énervait contre moi, en le traitant de connard. Je la pardonne parce que je sais que, sur le moment, elle est juste énervée et qu'elle ne se contrôle pas. Elle s'excuse souvent, mais c'est pesant de se recevoir cette colère dans la gueule, surtout quand les insultes sont dirigées vers des personnes que tu aimes. Mon père ne l'apprécie pas non plus énormément, mais il me le fait moins savoir.

Maintenant, c'est beaucoup plus rare, bien que l'organisation reste toujours assez compliquée. Quand je dois faire un voyage scolaire ou un stage de musique, je deviens une vraie messagère ! Bien qu'aucun de mes deux parents ne soit avare, je me retrouve à devoir négocier pour savoir qui payera, sans les vexer.

Je passe des heures au téléphone avec l'un à répéter ce qu'a dit l'autre, puis inversement. C'est juste chiant. Très honnêtement, je m'en fous de savoir lequel des deux va payer et ça ne me dérangerait pas d'annuler le voyage ou le stage pour les arranger. Ça me fait plus perdre du temps qu'autre chose et je trouve que ce n'est pas à moi de gérer. Le plus drôle, c'est qu'ils sont d'accord que ce n'est pas à moi de m'occuper de tout ça... mais ils continuent.

JULIE, 15 ANS, LYCÉENNE

NICO

Un soir, ce n'est pas un like que Nico reçoit de sa copine, mais un appel à l'aide. Des photos d'elle nue circulent dans le lycée...

Un jour, j'étais au cinéma quand j'ai reçu un message de Julie, ma nouvelle copine : « Nico, j'ai besoin de ton aide. » Jamais je n'aurais refusé ! Elle m'a expliqué : « Je suis sortie avec le garçon que je t'avais dit que j'aimais fort ! On allait bientôt passer à l'acte car je me sentais bien avec lui... » Un jour, il lui a demandé des photos d'elle, nue. « J'ai fait que le haut pour lui faire plaisir, par amour, mais il a tout screen [capture d'écran]... Il m'a dit que c'était juste pour lui ! »

Sauf que pour se vanter, pour faire son mec, ce gars a envoyé les photos à son cousin, qui n'était pas du tout dans la même région. Mais il connaissait une fille du lycée où était Julie ! Il lui a envoyé. Les photos ont tourné dans le lycée de 1 300 personnes !

Au lycée, Julie s'est fait fusiller du regard. Tout le monde rigolait, mais elle ne savait pas pourquoi ! Ce n'est que le soir, quand elle est rentrée, qu'un copain de sa classe lui a envoyé toutes les photos. Le drame. Elle s'est sentie complètement TRAHIE ! Elle ne pensait plus qu'à une chose : se suicider ! Elle était hyper agressive avec le monde extérieur et avec sa famille ! Elle était DÉTRUITE ! Alors qu'elle a juste fait ça par amour pour lui !

C'est pour ça qu'elle m'a demandé de l'aide, elle ne savait plus quoi faire. J'ai pris les choses en mains pour la sauver. Je l'ai poussé à porter plainte. Ça n'allait rien arranger, pensait-elle. J'ai donc chopé son ex, en présence de Julie. J'ai pris son tel pour supprimer toutes les photos, et lui ai mis un bon coup de pression ! Je lui ai dit que ce n'était pas fini

pour lui. Le gros souci, c'est que plein de personnes avaient les photos ! Alors je suis allé chercher la fille qui avait servi de relai et j'ai fait du chantage pour qu'elle supprime tout. J'ai eu beau faire, tout le monde la traitait de « keh a mojito [pute] » !

« Il m'a forcée à lui envoyer des photos du bas »

Un jour, Julie m'a lâché le morceau : « Ce n'est pas ça le pire. Il m'a forcée à lui envoyer des photos du bas ! Il me menaçait ! Il m'a vraiment forcée ! » J'ai infiltré le compte Snapchat de Julie, en deux-trois clics de piratage car elle avait perdu son mot de passe. Je suis tombé sur leur conversation : il l'avait bel et bien forcée !!! Ce petit con se faisait passer pour le mec bien au lycée, en disant que c'était elle qui avait envoyé ça pour l'allumer. Retournement de situation : j'avais la preuve.

J'ai balancé toutes les conversations dans le lycée ! Le vent a tourné et les gens se sont finalement retournés contre ce chien. Il a changé de lycée et tout s'est fini après trois mois d'acharnement.

Tout le monde a pu remarquer combien Julie avait changé après cela. Je n'ai jamais écouté les autres et je me suis battu pour la fille que j'aimais. Je n'ai pas lâché. Aujourd'hui, ça fait un an et demi qu'on est ensemble !

NICO, 16 ANS, LYCÉEN

RÉMI

Choqué par le trajet quotidien de son ami, Rémi décide de l'aider, en jouant au loto ! Et le hasard a bien fait les choses.

#transports

Ménesqueville est une ville au milieu de rien, au beau milieu de la Normandie. Chaque année, nous y passons nos vacances avec ma famille. Un jour, alors que j'ai à peine 8 ans, je raccompagne un ami d'enfance sur le chemin du retour après sa journée d'école. Je vois l'heure passer : 16h, 16h30, 17h... Je demande à mon copain si on tourne en rond. Il me répond : « T'inquiète pas, il nous reste que quinze minutes de marche. » Et puis il ajoute : « Dis-toi que moi, pour aller et revenir de l'école, c'est 1h15 de marche à l'aller, 1h15 de marche au retour. »

#amitié

D'un coup, j'enchaîne 1, 2, 3, 4, 5 numéros ! Il ne nous reste plus qu'un chiffre à avoir et là, le numéro 7 est tiré. C'était le dernier chiffre qui nous manquait. Mon copain saute de joie. Je reste bouche bée. Grâce à ce vélo dernier cri, mon ami ne va plus mettre une heure pour aller à l'école, mais seulement 25 minutes. Il n'y croit toujours pas. Moi, je ne réalise pas que je viens de changer sa vie.

RÉMI, 15 ANS, LYCÉEN

#solidarité

Trois heures ! Je suis sous le choc : quand je pense que moi je n'ai qu'une petite route à traverser pour aller à l'école à Paris. 10 minutes aller-retour. Je lui dis : « Avec la boue, la neige, les rivières froides que nous avons traversées, les collines que nous avons franchies, vraiment, je ne sais pas comment tu fais ! »

J'enchaîne 1, 2, 3, 4, 5 numéros !

Ce soir-là, je trouve cela injuste. Je décide de trouver une solution. J'entends parler d'un loto organisé à la mairie. Je m'inscris pour tenter de gagner le gros lot : « Un vélo dernier cri » ! C'est très mal parti, les numéros tombent, je vois les gens remplir leurs grilles. J'ai la pression, mais je ne perds pas espoir.

JE VOIS L'HEURE PASSER :

16H, 16H30, 17H...

JE DEMANDE À MON COPAIN

SI ON TOURNE EN ROND.

«T'INQUIÈTE PAS,

IL NOUS RESTE QUE

QUINZE MINUTES

DE MARCHE.» IL AJOUTE :

«MOI, POUR ALLER

ET REVENIR DE L'ÉCOLE,

C'EST 1H15 DE MARCHE

À L'ALLER, 1H15

AU RETOUR.»

MEDITO

**Medito a intégré de force un foyer, et n'a pas l'impression que ça l'aide.
Sa maison et sa liberté lui manque.**

#famille

À mon arrivée au foyer, réservé aux moins de 20 ans, on m'a fait visiter le bâtiment avec ma mère et ma tante. On a monté les grands escaliers qui tournent jusqu'à l'unité de vie. C'est là où les jeunes dorment. Y a un salon, une cuisine et un couloir avec les chambres. Ici, y'en a six. Je me suis dit que c'était bien. On m'a expliqué les règles : tous les mercredis, il faut faire sa chambre, à 22h max faut qu'on y soit. Mais dès 21h15, on doit être rentrés au foyer, en unité de vie.

#foyer

Il y a trois mois, je suis venu habiter ici suite à une décision du juge. Je vois des juges régulièrement depuis que je suis petit. À cause de la famille et parce que j'ai fait des conneries. Après ma visite, je me suis installé dans ma chambre, j'ai rangé mes affaires dans mon armoire. Ensuite, j'ai fait connaissance avec le groupe. La première nuit, je n'ai pas beaucoup dormi à cause du stress.

Et depuis, y a rien qui est bien. Enfin, y a rien qui est mieux que quand on est chez soi. J'ai pas l'impression que ça va me faire avancer. Ça m'écarte juste de ma famille. Et quand je vais rentrer, ça va être dur de me réadapter.

On dirait une prison !

Ici, pas tous, mais les éducateurs ils me cassent les couilles. Ils entrent n'importe quand dans ma chambre. Ils manquent de respect. Genre le matin, à 9h max je dois me lever. Ils entrent et ils laissent la porte ouverte et la lumière allumée. S'ils n'aiment pas un truc sur mon bureau, ils le rangent comme si c'était la chambre à leur grand-mère ! Ils

font les psy, ils parlent avec moi alors que j'en ai rien à foutre : « Ouais Medito tu sens l'alcool, tu sens les stupéfiants ! » Ils font les parents alors que rien à voir !

Depuis que je suis ici, je sors plus. Avant ça, j'étais dans la rue avec mes potes, tout le temps. Maintenant je suis « foyer man ». Dès que je sors des cours, faut que je rentre. On dirait une prison ! Et on mange trop mal ! On nous sert des plateaux repas tout faits, on les fait réchauffer, c'est dégueulasse.

Avec les autres jeunes, on s'entend bien. Même si certains restent en groupe, genre les bledards ils se mettent ensemble, ils parlent leur langue. Y en a un qui s'est fait péter parce qu'il a ramené des substances illicites. C'est l'éducatrice qui l'a balancé. Entre nous, on discute beaucoup de pourquoi on est là, on aimerait être ailleurs. J'ai une copine, je vais chez elle le week-end. Des fois, je vais la chercher au lycée, je la vois pas beaucoup. La vie au foyer, c'est pas positif, je préférerais être dans mon foyer à moi : ma famille.

MEDITO, 15 ANS, LYCÉEN

DAYANA

Dayana vit dans une famille d'accueil. Avant cela, avec sa famille, elle est passée d'hôtel en hôtel. Jusqu'à un foyer...

Mes parents ont voulu changer de pays pour une vie meilleure, du Bangladesh direction la France quand j'étais toute petite. Mon plus grand frère est resté là-bas, car il paraissait trop âgé pour avoir son visa. Ils n'ont pas cru qu'il était de notre famille. Il y a juste mon deuxième frère qui a pu venir avec nous.

Paris par les fenêtres des hôtels

On est arrivés en France avec tous nos bagages, une connaissance de mes parents nous a accueillis quelques temps, puis la mairie nous a proposé de nous loger à l'hôtel. Mes parents n'avaient pas anticipé que ça allait être galère tous ces déménagements ! On avait beaucoup de bagages à porter, c'était lourd ! À peine installés à l'hôtel, les affaires mises en place après un minutieux et épuisant rangement, on devait refaire les bagages et rebouger. On avait pas beaucoup le temps pour se poser, et une fois qu'on était dans la chambre, on s'ennuyait pas mal, on regardait les dessins animés qu'on aimait bien avec mon frère comme Dragon Ball Z, même si on ne comprenait pas le français.

La plupart du temps, on restait un mois. On avait de longs trajets en métro pour aller d'une banlieue parisienne à une autre. Il faisait froid parce que nous, on était pas encore habitués, même avec nos nouveaux manteaux ! On avait peur de tomber malade, maman nous répétait souvent de nous couvrir. L'avantage, c'est qu'on découvrait Paris par les fenêtres des hôtels ! On voyait la ville, même parfois la tour Eiffel s'allumer la nuit. Ou le Sacré Cœur, c'était vraiment beau. Pour

nous, c'était comme un château.

Tout a changé quand ma mère est repartie au Bangladesh pour aller chercher mon grand frère. Elle nous a pas vraiment prévenus, en tous cas je n'ai pas compris, elle me paraissait juste bizarre. Une fois partie, mon père ne pouvait pas s'occuper de nous deux tout seul. Alors mon frère, et moi, on s'est retrouvés en hébergement d'urgence à Saint-Vincent-de-Paul, à Paris. J'étais d'abord avec les grands, car je ne voulais pas quitter mon frère, j'avais peur d'être toute seule. Mais ils m'ont très vite mis avec les gens de mon âge car je ne pouvais pas faire les activités avec les plus de 15 ans.

Tout d'un coup, je connaissais plus personne. Je ne voyais mon frère

On m'a dit que le foyer, c'était provisoire

que dans la cour de temps en temps. J'ai dû m'adapter et rencontrer de nouvelles personnes. C'est pendant cette période au foyer que j'ai appris le français, dans une classe spécialisée pour les nouveaux venus : on avait cours tous les jours, comme à l'école, sauf que nous, on était au foyer ! On m'a dit que le foyer, c'était provisoire : ça a duré un an.

Un jour, j'étais à table et un éduc' m'a demandé de le suivre dans une salle de réunion pour me présenter quelqu'un. Je comprends toujours pas. Les seules fois où j'y vais, c'est pour passer du temps avec mon père quand il vient me voir le week-end. Mais là, c'est pas le week-end. En arrivant dans la salle, je vois une dame voilée assise. L'éduc' me présente :

#foyer

#migration

#logement

« C'est Dayana, elle est très gentille, elle est très sage. » Il était bien trop gentil, c'était bizarre ! D'habitude il était plutôt du genre à me rappeler à l'ordre !

J'observais silencieusement. « Cette dame va t'accueillir en famille d'accueil. » Mon frère, était déjà en famille d'accueil depuis quelques mois. J'avais plus ou moins compris que j'irais moi aussi un jour, mais ça a quand même été une surprise.

Ils sont devenus ma deuxième famille

J'ai eu un deuxième rendez-vous avec la dame, je me rappelais même plus de son prénom, ni de son visage. Mais elle m'a apporté des cadeaux ! Je comprenais à peine le français donc on avait du mal à communiquer. J'ai quand même vu qu'elle était pas du genre méchante, ça m'a un peu rassurée. À la troisième rencontre, je suis allée chez elle et j'ai rencontré ses filles et la première des filles qu'elle avait accueillie en famille d'accueil. J'étais donc la deuxième !

La dernière rencontre, je suis venue avec ma référente de la SAF (Service d'Accueil Familial) déposer mes bagages. Je m'installais définitivement. C'était la veille de mes dix ans. On m'a expliquée les règles de la maison et voilà. La famille, c'était dix fois mieux que le foyer. Au début, je pensais que chez eux aussi ça serait provisoire et j'espérais que je rejoindrais vite mes parents. Ça fait maintenant presque six ans qu'on partage des moments ensemble. Je me suis attachée à eux. Ils sont là pour moi, ils m'encouragent, ils m'aident. Ils sont devenus ma deuxième famille.

DAYANA, 15 ANS, LYCÉENNE

ALBERTINE

**Pour Albertine sa troisième grand-mère, c'est sa femme de ménage.
Et sa vie depuis son Chili natal n'a pas été facile.**

J'ai une femme de ménage. Ça me fait bizarre de le dire parce que je l'ai toujours considérée comme une troisième grand-mère. Elle prend soin de moi, m'apporte des petits cadeaux, des livres et je lui fais la cuisine. Elle a toujours été gentille, attentionnée envers moi sans que je sache tout ce qu'elle avait vécu. À force de lui parler, j'ai compris.

Elle est chilienne et a dû partir de son pays natal à cause des guerres et de la misère, elle a tout quitté. Elle est arrivée en France et a cherché du travail à Paris. Aujourd'hui, à 75 ans, elle fait toujours le ménage chez nous et rentre tous les soirs chez sa sœur en banlieue. Chaque lundi, quand je rentre chez moi, elle a des histoires à me raconter.

Elle m'a dit combien elle aurait aimé être archéologue et je me rends compte qu'elle espère que j'aurais toutes mes chances dans la vie, celles qu'elle n'a pas eues. Quand je la vois, je m'en veux d'avoir tant de possibilités et de facilités. J'ai une famille plutôt aisée qui peut se permettre de partir en vacances, le lycée que je voulais, bref, j'ai tout pour être heureuse. Je m'en veux d'avoir des rêves, des ambitions, quand je sais que les siens sont morts depuis longtemps.

Elle aime m'entendre jouer du piano, parce qu'elle aussi était pianiste, mais je ne sais pas si elle en joue encore. Elle a probablement vendu son piano après son divorce. En ce moment, elle me parle beaucoup et je l'écoute même si je ne comprends pas tout à cause de son accent

Je m'en veux d'avoir tant de possibilités

chilien. Mon père dit que c'est parce qu'elle commence à vieillir, qu'elle est très stressée, à cause de la mort, surtout. Elle ne s'entend pas non plus avec sa sœur... ni avec sa fille.

Un jour, elle s'est assise à côté de moi. Elle m'a parlé de sa fille, Paloma, qui avait 7 ans quand elle a quitté le Chili. Elle m'a raconté qu'à l'aéroport, avant de partir, sa fille lui a tenu la main en lui répétant en larmes : « Ne pars pas, s'il te plaît, mama, ne pars pas... » Puis elle s'est arrêtée de parler. Elle retenait ses larmes. Elles ont coulé quand même et j'ai pleuré aussi. Elle m'a dit : « Ne pleure pas mon chérie, la vie c'est comme ça. »

ALBERTINE, 15 ANS, LYCÉENNE

#guerre

#migration

SARAH

Ses camarades se moquaient de Mohamed. De son odeur, de ses vêtements, de sa soi-disante bêtise. Un jour, Sarah l'a croisé dans la rue et elle a compris.

#éducation

J'étais en CE1, j'avais 7 ans. Il y avait un garçon, Mohamed. Les autres élèves se moquaient de lui. Ils disaient qu'il était différent. Ils disaient qu'il ne parlait pas bien français donc qu'il était nul, qu'il sentait mauvais, qu'il ne faisait jamais ses devoirs donc qu'il n'avait aucun avenir. Lui ne réagissait jamais. Peut-être ne les comprenait-il pas. Moi, je ne disais rien non plus, je ne le connaissais pas.

A l'école, je pense que mes camarades ont fini par comprendre, malgré mon silence. Depuis cet épisode, j'ai tout fait pour être gentille avec lui et j'espère vraiment qu'avec le temps, il a réussi à nous pardonner notre bêtise.

SARAH, 15 ANS, LYCÉENNE

#logement

Un jour, alors que je rentrais des courses avec mère, j'ai croisé une famille vivant dans la rue, et un enfant dont le visage m'était familier. Il a crié en me désignant : « Maman, je la connais cette fille ! » Je me suis retournée : c'était Mohamed ! J'ai compris tout de suite pourquoi il semblait différent. Il vivait dans la rue avec toute sa famille, sa mère, son père, ses frères et sœurs.

#classes sociales

J'ai compris pourquoi parfois il ne sentait pas la rose, pourquoi parfois il n'avait pas d'excuse quand le maître lui demandait où étaient ses devoirs, et pourquoi il avait du mal avec le français. Bien que je l'aie reconnu, j'ai continué ma route.

J'avais même honte d'avoir honte !

Parce que dans ma tête de petite fille de 7 ans, après avoir compris toutes ces choses, j'avais terriblement honte. Honte de pas avoir réagi quand les autres se moquaient de lui, honte de ne pas lui avoir adressé un sourire lorsqu'il m'a interpellée. J'avais même honte d'avoir honte ! J'en ai jamais parlé à personne. Pas même à mes parents et je regrette. Peut-être auraient-ils pu l'aider ?

« MAMAN, JE LA CONNAIS
CETTE FILLE ! »

JE ME SUIS RETOURNÉE :
C'ÉTAIT MOHAMED !
J'AI COMPRIS TOUT
DE SUITE POURQUOI
IL SEMBLAIT DIFFÉRENT.

IL VIVAIT DANS
LA RUE AVEC TOUTE
SA FAMILLE, SA MÈRE,
SON PÈRE, SES FRÈRES
ET SŒURS.

MARGAUX

**À leur séparation, les parents de Margaux n'ont plus pu s'occuper d'elle.
Le foyer l'a soulagée des pressions familiales.**

#foyer

Voici une histoire dont j'ai été spectatrice. C'est l'histoire d'une jeune fille de 16 ans, Margaux. Elle vivait à Paris avec ses deux parents et ses cinq frères et sœurs. Elle avait 8 ans et ses parents avaient des problèmes d'argent : son père travaillait et gagnait le SMIC dans une université où il était réparateur et sa mère était mère au foyer. Elle touchait des allocations familiales, des avantages pour les familles nombreuses.

#divorce

Mais ils avaient aussi des problèmes de santé : son père faisait de l'hypertension, son cœur battait trop vite et il avait du mal à respirer. Sa mère, elle, avait le syndrome de Raynaud. Suite à une mauvaise opération, elle avait la poche d'estomac trouée, de gros maux de ventre permanents et un ventre de femme enceinte.

#famille

Les tensions et les disputes s'enchaînaient chez Margaux. Elle avait une mère stricte, maniaque et perfectionniste. Élever la voix était son activité favorite, disait-elle. Son père, lui, adorait parler de sa jeunesse extraordinaire. Il disait souvent que ses enfants n'étaient pas débrouillards. Elle avait une famille incroyable et bizarre à la fois. Mais le fait qu'elle soit bizarre la faisait l'aimer encore plus.

Tous les deux ans, le retour était repoussé

Ses parents les adoraient et faisaient tout leur possible pour leur faire plaisir. Mais un jour, ils se sont séparés et ont fait appel à un juge pour enfants. Ses frères ont été placés. Puis elle. Ils rentraient tous les week-ends, puis seulement une semaine sur deux. Ses pa-

rents ont pris des appartements séparés. Les week-ends étaient toujours très compliqués : selon leurs envies, les enfants allaient soit chez leur père, soit chez leur mère. Tous les deux ans, une audience était prévue. Tous les deux ans, le retour chez eux était repoussé. Encore et encore.

Elle, elle a d'abord fait une famille d'accueil. Elle y est restée quatre ans, de 8 à 12 ans. Elle s'entendait bien avec les deux autres enfants de sa famille d'accueil qui avaient le même âge qu'elle. Parfois ils étaient plus, ça variait. Y a qu'une fille qui est restée autant que Margaux. Son grand frère était dans une famille d'accueil à côté, du coup elle pouvait le voir. Elle s'amusait bien, elle avait des bonnes notes, sa famille lui manquait, mais elle trouvait ça bien d'alterner entre la famille d'accueil et la sienne. Ça lui permettait de changer d'air.

Malheureusement, il y avait des tensions entre sa mère et la famille d'ac-

cueil, du coup elle est rentrée chez elle pendant un an, quand elle était en cinquième. Elle était juste avec ses deux petites sœurs. Au bout d'un an, elle est allée en foyer avec elles parce que sa mère avait trop de problèmes de santé, les sœurs s'énervaient, tout le monde voulait changer d'air.

Quelques jours avant le départ, elles n'ont plus voulu partir, mais elles l'ont fait quand même. Petit à petit, elles se sont habituées, se sont fait beaucoup d'amis. Les gens dans

Dans un foyer, les gens sont moins « sur toi »

un foyer sont moins « sur toi » qu'en famille. Il y a plus de gens, tu vois beaucoup de situations différentes, des gens qui ont vécu pleins de choses. Même si parfois c'était compliqué pour ses sœurs, ça changeait de la vie à la maison. Alors que leurs parents étaient « pauvres », elles ont pu faire des choses auxquelles elles n'avaient pas accès avant. Aller à Disneyland ou au laser game par exemple. Maintenant, elle sait qu'elle va rester ici jusqu'à sa majorité parce que ça ne va pas mieux chez elle. Elle aimerait bien partir à l'étranger et rester en relation avec ses frères et sœurs.

MARGAUX, 16 ANS, LYCÉENNE

MICRO

Le père de Micro est presque aveugle. Il l'a toujours soutenu et surveillé, parfois au prix de sa propre autonomie.

#solidarité

#santé

#famille

Dans la famille, on a tous un problème de vue : mon père est malvoyant, mes tantes aussi, mon grand frère, ma mère et moi, on est myopes. Petit, j'ai passé beaucoup de temps à aider mon père. Le matin, quand il m'emmenait à l'école, je lui décrivais tous les obstacles potentiels pour éviter qu'il se fasse mal. Sur le trajet, que ce soit un trou, une poubelle ou bien une personne, tout était source de danger ! Même à la maison, je devais faire attention à ce qu'il n'y ait rien par terre, pour ne pas qu'il glisse ou qu'il se cogne.

Il avait du mal à réagir parce qu'il ne voyait pas ce qu'il se passait. Un jour, je m'étais ouvert la tête, il y avait du sang partout. Mais mon père n'a jamais vraiment trop su ce qui m'était arrivé. C'est mon grand frère qui a dû m'aider. Un autre jour, il faisait la cuisine et il a fait tomber un torchon sur le feu. Avec mon frère, on l'a vite récupéré et on l'a jeté dans le lavabo pour éteindre les flammes. Sinon, en vacances, on s'amusait à lui faire des blagues quand il avait le dos tourné. On lui mettait du sel dans son verre d'eau, mais on n'allait jamais plus loin parce qu'on ne voulait pas non plus abuser de son handicap.

Il me tenait par la main, parce qu'il ne voulait pas accepter son handicap

Quand on marchait tous les deux dans la rue, on ne pouvait pas se douter qu'il était malvoyant. On voyait juste un enfant qui tient la main de son père. C'était notre secret à tous les deux. À l'école, je ne voulais pas que mes copains le sachent. Pas par peur des moque-

ries, ça me gênait juste d'en parler. Encore aujourd'hui, je n'en parle qu'à mes vrais amis. Ça m'a posé quelques problèmes pour faire mes devoirs quand j'étais petit. Ce n'était pas simple de lui détailler ce que je devais faire sans pouvoir lui montrer. Souvent, j'attendais que ma mère rentre après le travail pour le faire avec elle. À l'adolescence, je ne voulais plus tenir la main de mon père. J'ai pensé que j'étais juste un égoïste, du coup j'ai continué. Plus tard, j'ai compris que s'il me tenait par la main, ce n'était pas juste pour que je l'aide, ni une preuve d'affection, mais aussi parce qu'il n'acceptait pas son handicap. Depuis peu, il utilise une canne pour ne pas se blesser. Une nouvelle étape dans l'acceptation.

Heureusement, avec mon père, on pouvait jouer aux jeux vidéo. Enfin surtout à Fifa parce qu'il y avait juste la pelouse verte et le ballon blanc, des couleurs que mon père arrive à distinguer. Enfin... « arrivait ». Parce qu'aujourd'hui, sa vue s'est beaucoup dégradée. Je dois attendre qu'il se fasse opérer de la cataracte. En attendant, je m'amuse à lui dire que je vais le battre à Fifa.

MICRO, 17 ANS, LYCÉEN

SUR LE TRAJET,
QUE CE SOIT
UN TROU,
UNE POUBELLE
OU BIEN UNE
PERSONNE, TOUT
ÉTAIT SOURCE
DE DANGER !

CLÉMENT

**Pour le lycée, Clément doit faire plus de trajet entre sa banlieue et Paris.
Et ça risque de continuer après le bac !**

#quartiers

#sports

Quand j'ouvre ma fenêtre, je vois des meubles blancs et noirs avec plein de fenêtres transparentes. J'ai une très belle vue au cinquième étage. J'ai toujours habité en banlieue : Vincennes, Créteil puis Nogent-sur-Marne dans le 94. Les apparts sont moins chers. J'ai jamais habité à Paris, mais j'y vais tous les jours. J'y suis même plus qu'à Nogent ! Pour le lycée, mais aussi quand on sort avec mes potes.

Tous les matins, en partant, je croise la route de beaucoup de personnes qui vont prendre le RER A, comme moi. Des personnes très pressées, qui courent pour leur RER, contrairement à moi qui prends mon temps. Comme on dit chez nous : « On a la vie devant nous. »

Dans le RER A, il y a toujours du monde. Des gens qui se bousculent et qui s'engueulent parce qu'il fait chaud. Avec les odeurs de transpi en prime. Et le soir, c'est la même rengaine ! C'est comme ça tous les jours. Pendant une heure, une heure et demie aux heures bien bondées. Après, je reprends le métro 4 pour aller à mon lycée à St-Placide, dans le 6^e arrondissement, quartier très populaire et riche de Paris avec la Tour Montparnasse et les Galeries Lafayette. À cause du transport, ça m'arrive d'être en retard en cours. Je m'excuse et je rentre. Les profs comprennent généralement.

À Nogent, il y a moins de magasins, de restaurants. Il y a juste le RER A. Alors qu'à Montparnasse, il y a plein de bouches de métro : la 4, la 6, la 12, la 13 ! Mais il y a aussi moins de pollution, moins de monde, moins de voitures. Mon quartier idéal, ce serait un quartier avec plein de magasins et des restaurants, fast-food compris ! Des bouches de métro juste en bas de chez moi, plein de parcs pour se poser avec des potes, ou jouer au foot sur un terrain. Et avoir plein de bibliothèques pour pouvoir lire de très bons livres. Un peu comme ici, à Montparnasse, sauf qu'il y a trop de monde ! Même si... c'est chiant quand il n'y a personne aussi. Bouger à ce point tous les jours, c'est lassant. Je finirai mes études à Paris, car il y a plus d'écoles. Malgré tout, ça ne me dérange pas vraiment d'habiter en banlieue.

CLÉMENT, 16 ANS, LYCÉEN

SALMA

Salma a été la spectatrice silencieuse du harcèlement scolaire que subissait une camarade. Aujourd'hui, elle regrette.

Lorsque j'étais en CM2, une élève de ma classe se faisait harceler. J'avais 10 ans, je ne savais pas ce que c'était mais, avec le recul, je me rends compte qu'on lui faisait vivre un véritable enfer. Sans raison, toute ma classe l'insultait, se moquait d'elle et l'évitait. Personne ne réagissait et pourtant les profs étaient au courant. Mais ils ne faisaient rien. Parfois, elle sortait de classe pendant le cours et ils se contentaient de l'emmener à l'infirmierie pour pas la laisser traîner dehors toute seule.

Au fil du temps, ses amies l'ont laissée tomber. Elles ne voulaient pas que les autres élèves se mettent à les harceler elles aussi. Chaque jour, elle restait seule et silencieuse. A la récréation, lorsque les garçons de la classe passaient à côté d'elle, ils chuchotaient et rigolaient pour qu'elle les remarque et qu'elle sache qu'ils se moquaient. Je n'osais pas aller lui parler par peur qu'elle me rejette. Je voyais ça de loin, mais je ne calculais pas. Chaque jour c'était la même histoire. Des insultes, des regards déplacés, des ricanelements. Elle ne laissait rien paraître. Elle semblait ne pas y prêter attention. Encore aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'elle ressentait vraiment.

Un jour, à l'ouverture de l'établissement, elle était directe-

ment montée en classe. Elle n'est pas restée à la petite récréation du matin. Cela faisait un moment qu'elle le faisait. Les garçons de la classe l'avaient remarqué. Ce jour-là, ils sont montés l'embêter sans que personne

ne puisse les voir. Pas de surveillant dans les couloirs, ils étaient tous dans la cour. Je l'ai su parce qu'ils s'en sont vantés après coup dans la cour. Ils ne nous ont pas clairement dit ce qu'ils avaient fait.

Ce que je sais, c'est que depuis ce jour, elle n'était plus la même. Pendant une semaine, elle n'est pas venue en cours. Le jour de son retour, elle ne parlait plus du tout, n'affichait aucune émotion et se faisait tellement discrète qu'on ne la voyait même pas. Ce fût comme ça jusqu'à la fin de l'année et je ne l'ai plus jamais revue.

Je me demande ce qui se serait passé si une personne l'avait aidée. J'étais trop jeune pour m'en rendre compte, mais les profs devaient le savoir. Pourtant, ils n'ont pas réagi. J'aurais tellement dû aller lui parler et ne pas penser qu'elle me repousserait. Je trouve que c'est inadmissible de faire endurer ça. Ce genre de choses peut tuer psychologiquement.

SALMA, 16 ANS, LYCÉENNE

YAZID

De la campagne normande à Paris, Yazid fait une géographie des différences : dans les territoires comme dans les têtes.

#classes sociales

#quartiers

Pour des raisons familiales, j'ai beaucoup déménagé. Jusqu'en quatrième, je vivais dans la campagne profonde en Normandie. Il y avait un seul bus scolaire pour transporter tous les élèves. Il faisait le tour du département pour ramener ceux qui vivaient dans les campagnes éloignées. Je mettais plus d'une heure pour aller à l'école, et quand il y avait du verglas pendant l'hiver, les bus ne roulaient pas. Donc on n'avait pas cours.

Quand j'ai déménagé à Villejuif dans le 94, le problème ne se posait plus : on pouvait prendre le bus, le tram, le métro pour aller au collège. On pouvait même y aller à pied. Me rapprocher de mon collègue m'a beaucoup aidé à progresser, à faire les trajets seul, et ça m'a permis de mieux m'organiser.

Je suis rentré au lycée au Kremlin-Bicêtre, le KB, dans un quartier plutôt pauvre puis j'ai déménagé dans le 15^e arrondissement, un quartier riche cette fois, et dans un grand lycée parisien, à Buffon ! La différence se ressent rien qu'en observant les bâtiments : au KB ce sont des grandes tours qui hébergent beaucoup de personnes, alors que dans le 15^e ce sont des appartements haussmanniens. Dans les rues du 15^e, on voit surtout des cabinets d'avocats, des cabinets médicaux, des sièges d'entreprises internationales et des boutiques de luxe... Dans le 94, ce sont plutôt des petits commerces et des boutiques de déstockage.

Le plus marquant, ce sont les différences vestimentaires. Dans le 94, pour s'intégrer, il vaut mieux porter du Nike, du Adidas et des

vêtements synthétiques, alors que dans le 15^e, ça fait moche ! La mode, c'est plutôt de porter des vêtements de créateurs en laine, en coton ou en cuir.

Aussi, la discipline était bien plus sévère dans mon lycée parisien que dans le lycée du Kremlin. Les jeunes du KB se laissaient beaucoup moins faire que dans le lycée Buffon. Certains profs avaient peur de prendre de trop lourdes sanctions car les élèves étaient plus agressifs.

Dernière chose, le lycée du KB était beaucoup plus mixte. Il y avait des gens de toutes les cultures : asiatique, africaine, arabe, slave, ceux d'Europe de l'Ouest étaient minoritaires alors que dans le lycée parisien, c'est l'inverse.

YAZID, 17 ANS, LYCÉEN

DANS LE 94,
POUR S'INTÉGRER,
IL VAUT MIEUX
PORTER DU NIKE,
DU ADIDAS ET
DES VÊTEMENTS
SYNTHÉTIQUES,
ALORS QUE DANS
LE 15^E, ÇA FAIT
MOCHE !

FLORIAN

Avec une mère seule en interdit bancaire, Florian voit, impuissant, son frère galérer pour subvenir à leurs besoins.

#argent

Avec mes frères et sœurs, on est passés de deux parents à un seul. J'avais 13 ans quand mon père est mort. Ça, déjà, c'était dur. De passer de deux salaires à un seul, c'était bien galère aussi.

#travail

Parfois le midi, je ne peux pas manger parce que je dépense les 15 euros que ma mère me donne chaque semaine dans les cigarettes. Et puis on se serre la ceinture : on fait attention quand on fait les courses, on n'achète plus de marques et on ne se fait plus trop plaisir. Finis les restaurants ou le cinéma. Et en plus de tout ça, ma mère est en interdit bancaire. Elle ne peut plus être à découvert alors qu'elle ne peut pas vivre sans !

#famille

Sans mon frère, on ne pourrait pas finir le mois en mangeant à notre faim. Il a 25 ans, il est manutentionnaire dans un magasin Simply. Il aide notre mère en lui faisant des virements. Il a arrêté ses études à 22 ans, un peu avant que notre père meurt.

Malheureusement, lui aussi ça le handicape, car il ne peut pas mettre d'argent de côté. Pour s'acheter un appart' ou juste pour sortir avec ses potes par exemple. J'ai l'impression que mon frère a pris le rôle de mon père. Je sens qu'il a tellement envie de prendre son envol, sans pouvoir. Mais ce qui me fait mal, c'est que ma mère se prive pour nous. C'est horrible et, du haut de mes 16 ans, je me sens impuissant.

FLORIAN, 16 ANS, LYCÉEN

GØSETTE

Battues par leur père, Gosette, sa mère et sa sœur ont vécu dans un tout petit appart' le temps de stabiliser leur vie.

Depuis que je suis petite, mon père et ma mère se disputent. Un jour, je venais de rentrer avec ma grande sœur de l'école et je vois mon père prendre le cou de ma mère et l'étrangler. J'ai crié et pleuré. Après, il a laissé ma mère et il est venu vers moi pour me frapper.

Ma mère voulait déménager comme on habitait dans une cité à Aubervilliers. Un jour, mon père n'était pas là. On est sorties de l'appartement et on a pris un hôtel. Comme ma mère ne travaillait pas, elle s'est trouvé un vieux travail de nettoyeuse. Mais ma sœur et moi, on a continué d'aller à l'école.

On n'entendait plus parler de mon père et c'était bien pour nous. Après, on a déménagé dans le 15e mais l'appartement était vraiment petit. Le salon et la cuisine étaient ensemble. La salle de bain et les toilettes aussi. Il n'y avait qu'une seule chambre. Ma mère dormait au salon et ma grande sœur et moi dans la chambre dans un lit superposé. Je faisais toujours des rêves que mon père allait revenir pour nous taper. J'étais devenue plus agressive, ma mère voulait même que j'aille voir un psy.

Maintenant, j'ai une grosse haine contre lui. Même si on a le même sang, je peux plus le voir. En 2015, j'ai déménagé avec ma mère et mes sœurs. Le petit ami de ma mère est aussi venu habiter avec nous. Moi, je ne voulais pas. Je me méfie de lui. Chaque fois qu'il veut me parler, je lui réponds froidement.

En juillet, tout était arrangé. On vivait dans un appartement, un salon, une cuisine, une salle de bain, des toilettes, quatre chambres et une réserve. J'ai une chambre que je partage avec ma petite sœur. Ma grande sœur et mon petit frère ont chacun la leur. Ma mère partage sa chambre avec son compagnon. Le salon est hyper grand comme nos chambres. Des fois, je pleure le soir en repensant à tout ce qui s'est passé.

GØSETTE, 14 ANS, COLLÉGIENNE

#logement

#famille

#violences

FAEMA

Le frère de Faema est handicapé. Il a fallu un branle-bas de combat familial pour lui permettre de réintégrer le système scolaire.

#santé

Mon grand frère Oussad a 18 ans. C'est un jeune homme plein de vie. Comme tous les garçons de son âge, il aime les jeux vidéo, les filles, les films d'action et l'école aussi. De la primaire au collège, il allait dans des établissements normaux avec des élèves normaux. Mais le passage au lycée lui a été refusé. Il ne pouvait pas aller dans un lycée public à cause de son handicap. Quand j'ai appris ça, j'ai été déçue et choquée.

#famille

Il a fini par intégrer une école spécialisée, mais ce n'était pas comme dans un lycée lambda. Il faisait du dessin, de la poterie, des sorties au zoo ou au cinéma et un peu de cours, mais c'était plus des activités d'écriture ou des « sciences » pour comprendre le corps humain. Pas de cours de maths, d'histoire ou de langues comme on peut en trouver au lycée ou au collège.

#éducation

Au début, mes parents pensaient que c'était une question de temps et que, tôt ou tard, un lycée voudrait bien de lui. Ils allaient dans des lycées, ils rencontraient des gens mais ils ne m'en parlaient pas vraiment. Pour ne pas nous inquiéter ils disaient que ça s'arrangerait bientôt. En attendant de trouver une solution, ils avaient placé mon frère dans une école spécialisée.

Malgré le fait qu'il soit autiste, mes parents ont toujours fait en sorte qu'on soit comme une famille normale (vacances en famille, restaurant, cinéma, piscine, plage, activités sportives) et ils ne voulaient pas qu'on traite mon frère différemment à cause de son handicap. Pour moi, on est comme des frères et sœurs normaux : on se dispute, on joue aux jeux vidéo ensemble, on joue à la bagarre (sans se faire mal hein !), on regarde des films, des séries, des sketches.

Avec mon deuxième grand frère, on faisait comme des « petits » cours à la maison pendant les vacances scolaires. Je me rappelle que je faisais des maths avec lui. On y passait genre 1 heure, 1 heure 30 par jour, deux fois par semaine. J'aimais beaucoup l'aider. Ça a renforcé notre complicité. On rigolait quand il se trompait.

Cette année, mon grand frère va enfin faire sa toute première année de lycée. Il a 18 ans et à cause de son autisme, il ne pouvait pas y aller avant.

FAEMA, 17 ANS, LYCÉENNE

DE LA PRIMAIRE
AU COLLÈGE,
IL ALLAIT DANS
DES ÉTABLISSEMENTS
NORMAUX. MAIS
LE PASSAGE AU LYCÉE
LUI A ÉTÉ REFUSÉ.
IL NE POUVAIT
PAS ALLER DANS
UN LYCÉE PUBLIC
À CAUSE DE SON
HANDICAP.

VICTOR

La soupe populaire, un matin d'hiver. C'était censé être une punition pour Victor. Ce calvaire fut une révélation.

#sdf

Il aura fallu attendre ma première connerie de lycée pour me retrouver embarqué dans ce qu'on appelle « soutien à la soupe populaire ». Cela ne m'emballait pas des masses, au début. C'est toujours plus simple de faire un don sur internet que de se déplacer et de donner de sa personne. Le projet est inédit pour moi. Nous étions un groupe de cinq élèves, encadrés par une responsable, et nous devions nous rendre dans une cantine de la soupe populaire, dans le 18e arrondissement. La mission était simple : servir trois repas, à trois services d'affilée, de 8h à 12h, discuter avec des gens qui ont besoin de nous.

#associatif

#solidarité

J'entre dans la salle, il est 7h30 du matin, un samedi d'hiver, il fait froid dehors. Lorsqu'on pousse la porte, une odeur de pâtes, de pain et de soupe imprègne nos narines. La salle est chaude, encore vide. On s'équipe et on se répartit les tâches. Je m'occuperai de servir la nourriture lors du premier service, d'accueillir lors du deuxième et de faire la discussion lors du dernier.

#éducation

Les convives arrivent. C'est tout à fait bouleversant. Certains sont désemparés, d'autres n'ont pas tellement l'air dans le besoin. Certains sont emmitoufflés sous plusieurs couches de pulls, d'autres sont en simple t-shirt, plaid par-dessus, alors que nous sommes en janvier. Certains n'ont pas les mêmes chaussures, d'autres ont des chapeaux troués. Tous ne vivent pas dehors, mais la majeure partie si. Les autres vivent

**En t-shirt,
plaid par-dessus,
en janvier**

dans des logements spécialisés. Aucun enfant, seulement des adultes, seuls. Ils se connaissent maintenant : ils partagent pour certains depuis plusieurs mois, voire années, ce repas du samedi matin.

Un simple geste sert à faire sourire, à faire parler. Un simple regard réchauffe. Une simple parole reconforte. La tâche est rude car il faut être rapide. Mais quel honneur en vérité de rendre heureux des gens qui ne demandent que les nécessités vitales. Les services sont finis. On rentre, on reprend notre train de vie, on sait qu'on a de la chance. La précarité je l'ai vue, je l'ai sentie, je l'ai touchée. J'ai aidé. Il est même possible que cette expérience m'aie plus apporté qu'à ceux sur qui j'ai veillé ce matin-là.

VICTOR, 20 ANS, ÉTUDIANT

DANIELLE

Danielle a attendu sept ans au Cameroun que sa mère puisse la faire venir en France et qu'elle puisse profiter de sa famille.

Ma mère a beaucoup souffert pour me faire venir : la procédure a duré sept ans ! Cela a été très difficile pour nous. Séparée de ma mère depuis mes 4 ans, je perdais l'espoir de la rejoindre un jour. La chance a fini par me sourire.

En 2009, on avait fait une première demande de regroupement familial qui a été refusée. La deuxième a été acceptée, mais il y a eu des difficultés au niveau de l'authenticité de l'acte de naissance : moi je n'y comprenais rien ! Pour authentifier tout ça, ça a encore pris un an. Ma mère est allée au tribunal. Puis il a fallu qu'elle renvoie les documents au Cameroun pour les faire valider par les autorités locales.

Je ne comprenais pas pourquoi on séparait un enfant de sa mère

C'était dur pour elle : économiquement d'abord. En France, elle n'a pas fait d'études, elle a juste fait une formation d'agent d'entretien. Elle avait des petits jobs et elle envoyait de l'argent au Cameroun pour les procédures. Avant mes 12 ans, ma mère nous appelait depuis une cabine téléphonique et elle envoyait de l'argent. À 12 ans, j'ai commencé à avoir les mêmes problèmes d'audition qu'elle. C'est héréditaire. Je ne comprenais pas pourquoi on séparait un enfant de sa mère. Sachant que je n'ai jamais connu mon père. Ce sont mes tantes qui m'ont élevée.

Je suis arrivée à Paris le 5 mars 2017. Ma mère, mes frères, mes tantes et mes cousins m'ont accueillie chaleureusement. L'adaptation n'a pas été difficile, sauf pour les trucs administratifs : demande de titre de séjour, inscription à la CPAM (Caisse primaire d'assurance maladie), inscription auprès de la MDPH (Maison départementale des personnes handicapées).

Maintenant que je vis avec ma famille, je ne me sens plus aussi seule qu'au Cameroun. Ma mère est toujours là pour moi, mes frères m'écotent et je m'efforce d'être un exemple pour eux. J'ai plus d'opportunités de travail et d'avoir une bonne formation supérieure. Je veux travailler dur pour faire construire une maison pour ma mère au Cameroun. Pour qu'elle aille se reposer pendant les vacances.

DANIELLE, 23 ANS, EN FORMATION

#galères administratives

#argent

#famille

#migration

JENNIFER

Jennifer a quitté le Nigéria, sans rien dire à personne. Hébergée dans un foyer de jeunes filles, elle a appris le français et se trace un avenir.

#foyer

J'ai fêté mes 14 ans avec ma famille au Nigéria. Le lendemain, j'ai commencé mon voyage. Ils ne savaient pas que j'allais partir travailler en Europe, gagner de l'argent et leur donner une vie meilleure. Sinon, ils ne m'auraient pas laissée ! J'ai laissé mon père, ma mère, mon frère et mes sœurs, pour suivre un ami de la famille.

Au début, j'étais dans un centre d'hébergement d'urgence. Il y avait beaucoup de jeunes là-bas. Maintenant je suis dans un foyer. Je peux commencer à vivre, à bien dormir, à bien manger. Juste avant mon quinzième anniversaire.

JENNIFER, 15 ANS, COLLÉGIENNE

#argent

Le voyage a été très dur. Ça a duré un mois. J'ai eu souvent peur. Grâce à Dieu je m'en suis sortie. Au mois de septembre, je suis arrivée en Italie. Je n'ai pas trop aimé rester là-bas, il y avait beaucoup de Nigériens. Alors j'ai pris le train de Milan et je suis arrivée à Paris, seule. Ici tout est très difficile. Par rapport aux papiers, pour trouver à manger. Sans famille, à 14 ans, c'est encore plus difficile. J'ai croisé un homme que je ne connaissais pas et je lui ai demandé de l'aide pour trouver la préfecture. Là-bas, ils m'ont demandé mon âge et mon nom. Ils ont appelé la police pour qu'ils m'emmènent au foyer de mineurs dans le 20^e.

#migration

Je peux commencer à vivre, à bien dormir

En octobre 2015, j'ai commencé l'école française. J'ai appris la langue. Dans mon pays je ne parlais aucun mot de français, pas même pour dire bonjour. Aujourd'hui je m'améliore. Mais je trouve que c'est la langue la plus difficile au monde, à comprendre et à apprendre ! Grâce à mes efforts, après quelques mois, je suis contente de moi.

ILS NE SAVAIENT
PAS QUE J'ALLAIS
PARTIR TRAVAILLER
EN EUROPE, GAGNER
DE L'ARGENT ET LEUR
DONNER UNE VIE
MEILLEURE. SINON,
ILS NE M'AURAIENT
PAS LAISSÉE !

BAKALAYE

**Bakalaye passait son temps à faire des conneries avec ses potes.
Mais sa mère l'a placé en foyer, et depuis ça va mieux.**

#amitié

Je suis arrivé au foyer il y a un et demi, et ça fait deux ans que j'en expérimente les bons et les mauvais côtés. L'ASE (Aide Sociale à l'Enfance) et le juge ont choisi de me mettre au foyer pour m'écarter de mes potes et de mon quartier, le 19^e.

#foyer

J'ai commencé à traîner à 14 ans. On volait dans les magasins, on séchait les cours et on embêtait les gens. On était tout le temps dehors. Ma mère était contre. À chaque fois que je sortais trop tard, elle me harcelait d'appels. Il faut dire qu'elle est toute seule à la maison avec nous six. J'ai cinq frères qui ont entre 4 et 19 ans. Ça faisait beaucoup de boulot pour ma mère et plus d'autonomie pour les plus grands.

ww

Un jour, j'ai fait une bêtise plus grosse que les autres. Mes potes ont volé le téléphone d'un passant. Quelques-uns se sont fait attraper, dont moi, même si je n'étais pas impliqué. J'ai fini en garde à vue.

Au tribunal, en 40 minutes c'était décidé : j'irai en foyer

L'ASE et le juge ont été mis au courant à la demande de ma mère. Y a eu une audience au tribunal, métro Cité. Ils m'ont posé plein de questions familiales et scolaires. Je leur ai dit que ça n'allait pas trop au collège. Chez moi non plus. Ma mère a confirmé. Le juge m'a dit que j'allais être placé et ils m'ont demandé si je préférais l'internat ou le foyer. Je voulais pas trop m'éloigner de ma famille alors j'ai choisi le foyer. Ça a duré même pas

40 minutes et c'était décidé. Ils ont fait les démarches pour me trouver une place, j'ai fait des visites avec ma mère. On m'a pas dit combien de temps je resterais là-bas.

Depuis que j'y suis, je sors beaucoup moins avec mes potes, je ne vois pas souvent ma famille, je suis plus concentré scolairement et je découvre de nouvelles personnes. Ça m'a permis de faire des activités : monter en haut de la Tour Eiffel, aller au bowling ou au laser game. Je ne pensais pas rester longtemps au foyer, mais ça fait deux ans que j'y suis. La première année, j'étais à la plateforme des Apprentis d'Auteuil qui sert aux jeunes qui n'ont pas de scolarité ou qui sont en décrochage scolaire pour ne pas perdre le rythme. Les éducateurs me donnaient des cours parce que je n'avais pas d'établissement. En fait, je me suis pas inscrit au lycée parce que ça me plaisait pas.

Je pense que le placement au foyer m'a fait beaucoup de bien par rapport à mes fréquentations et ça m'a appris à plus m'ouvrir aux autres. Ça m'a calmé et, pour l'instant, je suis bien.

BAKALAYE, 16 ANS, LYCÉEN

FRÉDÉRIK

Ses amis l'emmènent rencontrer une famille pauvre d'Aubervilliers. Frédéric n'oubliera pas cette après-midi gênante mais conviviale.

Mon jogging Nike était tout neuf. Les leurs étaient délavés, froissés. Ils étaient larges sur leurs corps : une taille voire deux de trop. Je me souviens avoir pensé que c'était fait exprès pour leur tenir plus chaud, vu que je sentais que leur salon n'était pas chauffé. J'ai regardé leurs radiateurs : ils étaient en piteux état, il y avait des fissures partout. Bref, leur appartement était délabré.

Cette histoire de jogging me rappelle toujours cette famille : une veuve et quatre enfants, une fille et trois garçons. Les garçons avaient 13, 7 et 4 ans. La fille, elle, avait 10 ans. Ils habitaient tous à Aubervilliers, à côté de là où j'habite, à la Courneuve, en banlieue parisienne, dans le 93.

Je les ai rencontrés au début de l'année, un pote les connaissait depuis longtemps. Ils étaient déjà allés les voir. D'après mes potes, ils avaient vraiment besoin d'affection. Un jour d'hiver, j'ai décidé de les accompagner.

Ce jour-là, j'ai senti **Tous les regards sur mon jogging neuf** que tous les regards se portaient sur mon jogging tout neuf. J'avais l'impression qu'ils étaient carrément éblouis. Je me suis senti ultra gêné. Ils m'ont accueilli chaleureusement, j'ai senti qu'ils voulaient effacer l'image qu'ils pensaient que j'avais d'eux.

Ils m'ont servi un verre de jus d'orange et m'ont donné des gâteaux. Quand j'ai pris le dernier gâteau du paquet, je me suis rendu compte que l'aîné n'en avait pas eu. Alors j'ai partagé avec lui. Mon verre de jus d'orange aussi.

Cette famille était sans aucun doute très pauvre. D'après mon pote, la mère était veuve. Le père était mort sur un chantier, mais les causes de son décès, on ne savait pas trop. Je n'ai pas osé demander. Je ne sais que ça les mettrait mal à l'aise.

Quand j'aurai du travail, je me dis que je pourrai les aider financièrement. Mais pour l'instant, j'ai compris que je pouvais les aider en leur apportant ma compassion et mon affection.

FRÉDÉRIK, 15 ANS, LYCÉEN

QUENTIN

Au chômage, passant d'un canapé chez des amis à une voiture sur un parking... Quentin a vu son père en grande précarité.

#argent

Depuis quatre ans, je vois mon père un week-end sur deux. Le reste du temps, je suis chez ma mère à Clichy. J'ai souvent connu mon père au chômage. J'ai jamais réellement compris sa situation parce qu'il m'en parlait pas. À chaque fois que je posais la question, il me répondait : « C'est personnel. » Alors je ne cherchais pas, l'important c'était de profiter du temps ensemble. Mais je pense qu'il n'a jamais réellement eu de travail.

#logement

Il n'avait pas de logement non plus. Quand j'allais le voir, c'était souvent chez quelqu'un d'autre. Des fois, on allait chez son amie, chez qui il est resté un ou deux mois avant qu'elle déménage dans le Sud. Après, il s'est trouvé un logement pendant un mois ou deux encore, mais il a dû partir car il ne pouvait plus payer. Après, il est allé vivre chez sa copine, mais ils se sont séparés au bout d'un an. Il a dû aller chez sa sœur à Arcueil, mais c'était vraiment le bordel chez elle... Elle buvait et était malade, son fils fumait du shit. J'suis resté qu'un week-end, mais j'ai bien vu que c'était la merde. Mon père n'en pouvait plus, il a fait une dernière nuit dans sa voiture et après, il s'est cassé chez son pote à Grenoble.

#travail

#famille

Il avait pas le choix, sinon c'était la rue

Il n'avait pas vraiment le choix, sinon c'était la rue. Il est resté chez son pote pendant un mois, à Grenoble. Là, j'ai seulement pu aller le voir pendant une semaine, pendant mes vacances.

Puis, il y a un an, il a trouvé une chambre dans un petit hôtel. 10m² qu'il pouvait se payer, à Gentilly. L'inconvénient là-bas, c'est que c'était interdit de cuisiner dans la chambre, et la douche et le WC étaient communs. Ça ne nous dérangeait pas trop, le seul véritable problème c'est qu'il n'avait pas le droit d'héberger quelqu'un dans sa chambre d'hôtel. Je devais rentrer discrètement à l'abri des regards si je voulais passer le week-end chez lui.

Depuis six mois, il habite à Arcueil dans un HLM. C'est tranquille, pas trop cher. Il m'a dit qu'il s'y plaisait. Malgré tout, mon père a toujours fait en sorte de me cacher son manque d'argent. Il m'emmène souvent au cinéma à Montparnasse ! On passe toujours de bons moments. Je pense que c'est ça ce que ça veut dire, « l'argent ne fait pas le bonheur ».

QUENTIN, 16 ANS, LYCÉEN

MON PÈRE
A TOUJOURS FAIT
EN SORTE
DE ME CACHER
SON MANQUE
D'ARGENT.

OUMAR

**Depuis son arrivée en France, Oumar n'a pas de logement stable.
Viré de chez son oncle, il a dû dormir dehors.**

#sdf

Je suis né en France, mais en 2004, ma famille a décidé de repartir vivre au Sénégal. J'avais à peine 7 ans, j'ai dû les suivre. À 20 ans, j'ai décidé de faire le chemin inverse : je suis revenu travailler en France, pour aider ma famille restée au pays.

#logement

Mon père m'avait dit d'aller habiter chez mon oncle que je connaissais peu. Mais chez lui c'est chaud : il habite à Aubervilliers, dans un appart tout petit. On est à trois dans son deux pièces, avec Yoro, un gars que je ne connais pas. En plus, il me demande 100 euros par mois pour le loyer. Je ne les ai pas ces 100 euros !

Je comprenais. Je lui ai dit que je faisais mon possible pour trouver. Et je ne voulais pas décevoir mes parents ! Il m'a encouragé pour que je trouve un travail car, dans ma situation, c'était la seule solution. C'est lui qui m'a conseillé d'intégrer l'École de la deuxième chance. Depuis quatre mois, je suis des cours pour me former en électricité. Pour ensuite gagner ma vie et me trouver... un logement.

OUMAR, 20 ANS, EN FORMATION

Je me suis retrouvé à la rue

Du coup, du jour au lendemain, il m'a dit de partir et je me suis retrouvé à la rue. J'ai passé plus de deux semaines dehors. Je ne pouvais pas aller chez ma grande sœur. Elle, elle est arrivée en France en 2012. Maintenant elle a 21 ans, et elle est dans un foyer de jeunes mamans pour élever son fils qui a trois ans.

Alors j'ai appelé un ami que je connaissais du Sénégal. On était dans la même classe là-bas. Il m'a dit que je pouvais venir chez lui le temps de chercher un logement, mais que je devais faire vite parce que ça le dérangeait que je ne paie ni le loyer ni les factures. En plus, il devait envoyer chaque mois de l'argent à sa famille et n'avait pas vraiment d'espace pour m'accueillir.

DORY

**Après avoir vécu en foyer, Dory est retournée vivre chez elle.
Elle est pourtant bien loin d'avoir retrouvé sa liberté.**

Quand j'étais petite, j'ai toujours rêvé d'être libre. De 5 à 9 ans, j'ai vécu dans un foyer d'accueil. Des assistantes sociales l'avaient recommandé à ma mère, car avant je vivais dans un squat avec une douche pour une vingtaine de personnes. Pareil pour les toilettes. Je dormais entre les souris et les cafards.

Je vivais dans un squat parce que (d'après ce que ma mère m'a raconté) mon père ne voulait plus payer le loyer de notre maison à Ivry. On a fini par être expulsés et ma mère nous a conduits dans le squat où elle vivait quand elle était petite avec ma grand-mère, ma tante et mes deux oncles.

Le foyer, on ne pouvait en sortir que les mercredis après-midi pour des activités extrascolaires (moi c'était danse et GRS) ou pour faire des courses. Ça me rendait triste : quand une amie de l'école m'invitait à son anniversaire ou à une soirée pyjama, je ne pouvais pas y aller. C'était interdit parce qu'ils sont responsables des enfants du foyer ! Alors, je me disais qu'une fois que je quitterais cet endroit pour aller dans le « monde réel », je pourrais voir mes amies quand je voudrais !

Dans le « monde réel » mais toujours enfermée A 9 ans, ma mère a réussi à devenir locataire d'un « vrai » logement.

Les juges et les éducateurs du foyer l'ont inspecté pour voir si c'était un bon endroit où vivre pour moi. Je suis donc passée du foyer à l'appart. Depuis, je ressens une forte inégalité entre mes nouvelles amies et moi. Je

suis maintenant dans le « monde réel », mais je suis toujours enfermée... Et je m'amuse moins qu'avant.

Je reste chez moi, je garde mes frères et sœurs et je m'occupe des tâches ménagères, presque tous les jours, car ma mère et mon beau-père travaillent. Je dois aller chercher les enfants à l'école ou, quand je rentre après 18h, chez la dame qui les garde. Ensuite, je m'occupe d'eux jusqu'à ce qu'ils aillent au lit. Les week-ends aussi ! La plupart du temps, je suis seule avec eux et comme mes petits sont très bordéliques, c'est difficile de garder l'appart' propre.

Au final, je ne peux pas sortir avec mes amies ou mon copain, que ce soit pour les loisirs ou pour les TPE. Même faire les devoirs, c'est compliqué. Je sors quand même un peu pendant les vacances avec mon copain. Les semaines de cours, je mens à ma mère sur mon emploi du temps pour le voir. On va au cinéma, au resto, mais c'est toujours un peu difficile de sortir avec une autre personne que mon copain. Les journées shopping entre filles : impossible pour moi. Les soirées aussi. Au final, je regrette d'être partie du foyer. Je me suis fait trop de films et de faux espoirs. Si un jour, on me propose de retourner au foyer, je dirais « OUI » sans hésiter.

DORY, 17 ANS, LYCÉENNE

#foyer

#famille

ERIC

Accompagné par son frère et sa mère, Eric a vécu quatre années de voyage, d'épreuves et de peur pour atteindre Paris.

#famille

#migration

Ça a commencé par trois jours dans le désert à l'arrière d'un camion, coincé entre des hommes, des femmes et leurs enfants qui pleuraient. La tempête remuait le sable. Nous n'avions rien à manger, juste de l'eau. Je venais de quitter le Congo, avec ma mère et mon petit frère. La politique là-bas est trop dure, la police nous maltraite, les manifestations sont très violentes. À l'arrière de ce camion, on est passés par le Mali et l'Algérie. Dans le désert, on a croisés des rebelles, c'est eux qui nous contrôlaient, des armes à la main. Ils nous disaient : « Si vous n'êtes pas Maliens, vous êtes morts. » Finalement on est arrivés à Nador au nord du Maroc. Là on a été maltraités dans un camp. On a dû rester presque trois ans. Pour manger, il fallait demander de l'aide à des associations.

Un jour, on a traversé la forêt jusqu'au bord de la mer. On est montés dans un zodiac avec 45 personnes. Dès qu'on est partis, l'eau est rentrée dedans, j'ai entendu des gens crier, moi je voulais sauter parce que j'avais peur que les vagues nous renversent. Ça a duré sept heures. J'ai vu la mort en face. Quand le bateau est arrivé sur une île espagnole, je suis tombé dans l'eau. J'ai crié au secours, je ne sais pas nager. Un gars m'a tendu la main pour me remonter. Je frissonne à chaque fois que j'y repense. Je ne peux plus retourner dans l'eau, ni même à la piscine, j'ai trop peur maintenant. La Croix Rouge espagnole est arrivée sur la plage, ils ont appelé un bateau pour nous emmener à Almeria, une ville espagnole.

Là-bas, ils nous ont enfermés trois jours dans

Tombé à l'eau, j'ai vu la mort en face

une prison, en nous jetant des biscuits de temps en temps et de l'eau, mais rien pour se laver. Après, ils nous ont mis des menottes et ils nous ont emmenés en bus, dans un centre à Tarifa pour les hommes, et les femmes dans un autre endroit. On avait aucune nouvelle de notre mère. Ils nous ont donné des habits complets noirs, trop grands, qui ressemblent à ceux qu'on donne aux prisonniers.

On ne pouvait pas sortir, pour moi c'était un cachot. Même pour manger, on faisait la queue. La police nous surveillait puis nous faisait sortir pour prendre l'air malgré le froid. Mon frère est sorti avant moi. Grâce à Facebook, j'ai pu le retrouver plus tard, il était à Algésiras dans un autre centre. Au bout d'un mois, j'ai eu un laissez-passer. Ils m'ont envoyé dans un autre village espagnol : Villanova. Les conditions n'étaient pas mieux, il faisait froid et ils nous ont donné des t-shirts d'été. Je ne connaissais personne et on me refusait de téléphoner. Encore trois mois.

J'ai enfin pu partir, direction Madrid. J'ai rejoint un vieux que je connaissais du pays. Je suis resté deux semaines, avant de prendre un train avec mon petit frère. On a retrouvé notre mère à Paris. Enfin. Ça nous a pris presque quatre ans pour arriver en France.

ERIC, 17 ANS, LYCÉEN

ILS NOUS ONT
ENFERMÉS TROIS
JOURS DANS
UNE PRISON,
EN NOUS JETANT
DES BISCUITS
DE TEMPS EN TEMPS
ET DE L'EAU, MAIS
RIEN POUR
SE LAVER.

MOUSSA

Dans son immeuble, l'ami de Moussa est parti car ses parents ne pouvaient plus payer les factures et le loyer.

#amitié

Quand j'étais au collège, mon voisin Mamadou venait souvent jouer à la Play chez moi. Un jour, sans prévenir, il n'est pas venu. Lui et ses parents se sont fait expulser de chez eux. Ils avaient des problèmes d'argent. Sa famille et la mienne, on a les mêmes origines : on vient du Mali. Alors un jour, quand ils ont parlé de leurs problèmes avec mes parents, j'ai compris. Ils n'avaient plus assez pour leurs dépenses, surtout pour payer les factures de gaz et d'électricité, ni pour payer le loyer.

#argent

#logement

Quand j'essayais d'en parler avec mon pote et de lui demander des informations, c'était difficile. J'avais l'impression qu'il avait honte d'avoir des problèmes d'argent. Un jour, avec nos amis, on voulait acheter des habits, et sa sœur nous a confié que sa mère n'avait pas assez d'argent, alors Mamadou n'est pas venu avec nous.

Sa mère n'avait pas assez d'argent

Il a déménagé, mais il nous rend visite parfois. Quand je lui demande où il habite maintenant, il répond juste qu'il habite une ville voisine, mais qu'il va pouvoir rester dans mon collège.

MOUSSA, 15 ANS, LYCÉEN

PETITCŒUR

**PetitCœur s'entend mal avec son père.
Pour causes : sa vision des femmes et son trafic de drogues.**

Mon père a une mentalité du bled. C'est un truc difficile à expliquer. Surtout si tes parents c'est des Français ou des Arabes français. En gros, c'est la mentalité de tous les papas qui ont connu la vie du bled. Le mien est algérien. Il a quitté son pays à cause du manque de travail. Là-bas, quand t'es une fille c'est école-maison-ménage et s'occuper des petits. Mes parents sont venus de là-bas et n'ont pas fait d'études. En France, ils sont exclus, donc ils font des travaux de chien (vous voyez ceux que les Français feront jamais). Mon père, il porte des sacs de farine à l'usine.

Bref, pour mon père, mes seules amies ce sont mes cousines. Et, elles, elles n'ont pas de père. Donc elles peuvent sortir. Pas moi, parce qu'au bled les filles ne sortent pas. Pour lui, j'ai juste le droit de faire du sport. Du coup on se dispute souvent. Je me dis qu'un jour il me comprendra. En fait non... Mais je ferai quand même ce que j'ai envie de faire. Moi je veux pas me marier, je veux faire ma vie toute seule parce que j'ai besoin de personne. C'est bien le seul truc qui arrange mon père : j'en ai rien à foutre de mes potos. Je peux les quitter n'importe quand.

En fait je n'arriverai jamais à comprendre mon père car parfois il utilise avec moi sa mentalité du bled et parfois celle de la rue, celle du trafic. Parce que mon père, quand il est arrivé en France, il a été obligé de se faire de l'argent. Il n'avait plus sa mère (divorce) et son père ne le calculait pas. La drogue l'a donc beaucoup aidé. Encore aujourd'hui. Si ma mère n'avait pas été là pour le raisonner

je serai pas à l'école, mais à la maison à m'occuper de son trafic !

« PetitCœur, elle se prend pour un mec ! »

Moi, je veux faire comme lui : faire de l'argent, beaucoup d'argent. Parce que sans l'argent on est rien. Mes cousins ils savent. Mais ils sont comme lui, alors ils disent : « PetitCœur, elle se prend pour un mec ! » Tout ça parce que je m'habille en survet' et que je traîne avec des mecs !

Mon père, il sait que la drogue au quartier, elle est pire que présente. C'est à cause d'elle qu'on va tous mourir. Et, en même temps, c'est grâce à elle qu'on a du poulet dans nos assiettes. Je trouve normal que mon père ne me laisse pas trop sortir au quartier. Mais, vu que ma mère finit entre 19h et 20h et lui à 21h-22h, je le fais quand même. Souvent, au lieu de faire mes devoirs, j'en profite pour traîner avec mes gars dehors et pour aller à mon entraînement de boxe.

Mais quand mon père rentre et me voit avec les gens, je rentre direct. Et il me fait toujours la morale : « Je t'ai déjà dit de pas traîner le soir avec ce genre de gens. Tu connais la rue ! En plus t'es une fille ! » Il a raison. La drogue c'est une tentation et un poison et n'importe qui peut tomber dedans. Sauf les gosses de riches de Paname ! Moi, je pourrais tomber dedans tellement j'ai soif d'argent ! Bref, mon père c'est la mentalité du bled à travers la drogue.

PETITCŒUR, 17 ANS, LYCÉENNE

#drogues

#sexisme

#famille

KRIKOR

Krikor a failli dealer de la drogue comme d'autres gars de son quartier. Mais il a résisté.

#drogues

Tout s'est passé en quelques secondes. On jouait au foot avec des potes, sur le terrain de sport pas loin de chez nous. D'un coup, la balle est sortie du terrain. Je suis parti la chercher et là, un homme, la trentaine, m'interpelle :

Lui : Eh excuse-moi poto t'as un téléphone ? Juste t'envoies un message pour moi, je te dis le numéro et t'envoies le message stp.

#quartiers

Je le fais, et je repars jouer au foot sans trop faire attention. Le lendemain, je reçois un appel d'un numéro inconnu.

Moi : Allô, c'est qui ?

Lui : Le mec que t'as vu hier là... Je voulais savoir si tu voulais que je te donne de l'argent pour que tu fasses des missions pour moi.

Alors j'ai compris qu'il voulait que je deale. J'ai refusé mais j'aurais pu le faire. Ça m'a tenté parce que je ne suis pas quelqu'un de riche, même pas du tout. Mais si ma mère l'apprenait, elle ne m'adresserait plus la parole. Elle me dit que si je commence à dealer, ce n'est plus la peine que je rentre chez moi. Ma mère, elle connaît ce genre de choses. J'ai des cousins qui sont tombés dans des choses illégales comme ça. Il y en a même un qui a terminé en prison. Alors, depuis que je suis petit, elle est derrière moi. Mais tout le monde n'a pas cette chance.

forcément ça donc ils ne l'ont pas mis en garde. Il dealait par lui-même, en gros, sans avoir de « grand ». Il a dealé pendant quatre ou cinq mois. Après ça, un grand qui était en prison est sorti. Il a repris le terrain et a dit à mon ami : « Soit tu bosses pour moi, soit t'arrêtes ! »

Mon ami a décidé de bosser pour le grand. Mais ça a dégénéré. Le grand lui a fait dealer de la drogue dure. Il avait à peine 18 ans, s'est remis en question et a arrêté. Aujourd'hui, il a un travail légal. Mais tout le monde n'y arrive pas. Parfois, les gars se font menacer par leurs grands. On a même un pote en commun qui est décédé à cause de ces histoires de drogues. Chez moi, y a ça partout ! Alors ouais, j'y ai pensé parce qu'on croit que c'est la facilité. Mais en fait, le plus important, je pense, c'est de ne jamais commencer.

KRIKOR, 17 ANS, LYCÉEN

On croit que c'est la facilité J'ai un ami, par exemple, il avait besoin d'argent, du coup, il a commencé à dealer. Ses parents ne connaissaient pas

SI JE COMMENCE À
DEALER, CE N'EST
PLUS LA PEINE QUE
JE RENTRE CHEZ MOI.

MAMADOU

Un jour de février, Mamadou a pris son sac à dos, bien décidé à quitter sa vie d'ado agriculteur à Kayes, au Mali. Direction Paris.

#travail

C'était en février 2016. Je vivais à Kayes au Mali. Je travaillais, je ne suis jamais allé à l'école. J'ai décidé moi-même que je ne voulais plus être cultivateur comme les autres enfants de mon âge. Un jour, j'ai prévenu mes amis que j'allais partir en France. Mais je ne l'ai pas dit à mes parents. Ils auraient été contre.

#migration

Je suis parti la nuit avec un petit sac à dos : des habits, de l'argent et mes papiers de naissance. Un ami m'a emmené en voiture jusqu'au bus à Bamako. J'ai pris le bus jusqu'à Nouakchott en Mauritanie. J'y ai passé deux jours, à la gare, avec d'autres Maliens. J'ai beaucoup dormi, on a regardé la télé et j'ai acheté à manger puis j'ai été dans une voiture qui a roulé pendant deux jours. J'étais fatigué ! Arrivé à Nador au Maroc, j'ai passé quatre jours dans la forêt. Il y avait d'autres migrants, des Arabes ou des Africains, je ne sais pas trop. J'ai marché avec eux jusqu'à la mer. C'est la première fois que je la voyais ! Mon corps entier tremblait et mon cœur battait fort !

Je suis monté dans le bateau avec des gens qui étaient dans la forêt. C'était la nuit. J'ai même pas payé ni discuté avec eux. Je ne sais même pas comment ils ont trouvé le bateau. On était une vingtaine. J'avais un peu peur - un peu, mais pas trop ! Je suis comme ça, j'ai jamais peur. Le voyage a duré de 3h du matin à 18h le soir. Je suis resté tranquille dans mon coin. Je voyais que la mer autour de moi. On est arrivés en Espagne quand le soleil se cou-

chait. J'étais très content de toucher la terre. Sur la plage des gens de la Croix-Rouge nous ont donné des couvertures, des vêtements, à boire, à manger et ont regardé notre santé. Je ne comprenais pas quand ils parlaient en espagnol mais un peu quand ils parlaient français.

Ils m'ont demandé si je voulais rester en Espagne. Je suis resté une semaine à Malaga et puis j'ai demandé où était la gare pour trouver un train pour Paris. J'ai pris le train de nuit directement jusqu'à Gare de Lyon... à Paris ! J'ai été accueilli dans un foyer pour mineur. Bientôt, en France, je pourrais travailler n'importe où. Tous les métiers sont possibles. Si tu veux travailler en boulangerie tu travailles en boulangerie, si tu veux travailler en secrétariat tu peux être secrétaire...

MAMADOU, 17 ANS, EN FORMATION

AUDE

Un an après le décès de sa mère, Aude n'a toujours pas réussi à stabiliser sa situation administrative. Au point de souhaiter quitter la France.

« Issue d'une famille monoparentale, je me retrouve dans une situation délicate suite au décès de ma mère... » Cette phrase, je l'ai écrite et réécrite des centaines de fois lorsque je me suis retrouvée orpheline à 19 ans.

J'ai toujours vécu seule avec ma mère et mon frère. Sans relation avec le reste de ma famille depuis le divorce de mes parents. Mon frère et ma mère étant handicapés, c'était toujours un peu la folie chez moi. Et ma mère ne pouvait pas travailler à cause de sa maladie donc, financièrement, c'était compliqué. J'ai dû grandir plus vite que les autres pour ne pas crever. Cette vie m'a rendue dure, froide, et en colère. Pour survivre. Mais j'avais encore la niaque. J'avais encore mes rêves pour avancer. J'espérais que mes études allaient me sortir de tout ça et que l'Etat soutiendrait mes efforts. Mais un sillon sépare la réalité de l'idylle qu'on m'avait enseignée.

Maman est décédée le 7 février 2017. À cette date, mon univers s'est écroulé. Je n'avais plus envie de me réveiller, je ne voulais pas affronter ce cauchemar éveillé. J'avais envie de m'ouvrir les veines. Mais au lieu de ça, je me suis surprise à choisir la couleur des draps du cercueil de ma mère. Le monde ne s'était pas arrêté de tourner.

J'ai dû prendre sur moi, devenir chef de famille. Tous ces papiers, toutes ces choses à penser, toutes ces dépenses, je me sentais submergée. Dans mon désarroi, je me suis tournée vers les aides sociales, la mairie, les associations, les banques. Vers tous les organismes qui inscrivait « ENTRÉE » sur la porte.

Jusqu'au dernier moment, j'y ai cru. Malgré mon appartement misérable, malgré ma pauvreté, malgré mes proches handicapés, j'y ai cru. J'ai cru que la France allait remplacer ma famille. Qu'elle allait m'épauler, me soutenir comme le père que je n'ai jamais eu, comme la mère que j'ai perdue.

J'ai cru que la France allait m'épauler

Personne ne m'a apporté d'aide. Je me suis d'abord tournée vers des circonscriptions de vie sociale pour obtenir une assistante sociale. Lorsque j'ai appelé, on m'a fait comprendre qu'on s'occuperait de mon cas lorsque j'aurais régularisé moi-même ma situation ! Une simple histoire de succession selon eux. En forçant un peu, j'ai eu le droit à deux bons alimentaires et au numéro d'une aide juridique. C'est tout. J'ai tenté à plusieurs reprises de les recontacter, mais ils n'ont jamais considéré que mon cas était assez urgent.

Quand j'appelais ou que je me rendais dans ce centre, on me rabaisait. On me terrorisait en me disant que j'allais finir à la rue, que j'étais une incapable, que je n'avais aucune compétence administrative, que je ne parviendrais jamais à finir mes études avec mes maigres revenus.

Et lorsqu'on ne me méprisait pas, on me caressait dans le sens du poil. Le Crous, la société Domaxis qui me loue mon appartement, la CAF... Ils m'ont accueillie. Ils m'ont fait remplir des dossiers d'aide prioritaire. Ça n'a abouti à rien. Ni ma bourse ni mon loyer

n'ont été réévalués malgré ma situation. Je n'ai même pas pu toucher les APL.

J'ai tenté d'obtenir une allocation pour mon frère. Mais ce dossier nécessite une lettre écrite de sa main afin d'expliquer son handicap. J'attends encore un retour de son psychiatre pour l'aider à la rédiger... Ah, et le dossier met un an après envoi avant d'être étudié !

Ce pays m'étouffe, l'année prochaine je m'en irai

On argumente souvent que je vais toucher un héritage... Je n'en ai pas vu un centime puisque les notaires font traîner mon dossier pour me faire raquer un maximum de fric. Même l'appartement parisien de ma mère me tient à la gorge puisque je dois en payer les impôts. Sans parler des 3000 euros de dettes à mon bailleur, des frais d'obsèques, de notariat. Je n'ai même pas eu de délai pour rendre mes dossiers à la fac.

Je voulais faire l'adulte. Je me le devais, pour ma famille, pour mon frère. Mais personne n'était dupe. On ne me prenait pas au sérieux. Après plusieurs rejets, on a fini par me faire comprendre que l'Etat n'avait pas envisagé un cas pareil : trop vieille. Si j'avais été mineure, j'aurais pu aller à l'ASE. Pas assez handicapé, mon frère ne peut prétendre à une assistance à domicile. Pas assez orpheline, il aurait fallu que mon père soit mort. On m'a même dit de lui faire un procès pour lui réclamer de l'argent. Un procès à ma seule « famille »...

Cette année m'a fait passer de désillusion en désillusion. Ce manque de considération m'a profondément écoeürée. Aujourd'hui, je n'ai plus foi ni en mon pays ni en l'Éducation nationale : à la fin de ma licence, j'ai décidé d'arrêter mes études. À quoi bon travailler dur pour finir smicarde ? Pourquoi offrir mes services à une France qui ne m'a jamais tendue la main ?

L'année prochaine, je m'en irai. Parce que ce pays m'étouffe. Parce que je me sens esclave de cette société qui me prend tout et ne m'apporte rien. Qu'importe mes dettes, le handicap de mon frère, mon parcours scolaire, je partirai. Je fuis mes responsabilités mais que voulez-vous, apparemment, je ne suis qu'une enfant.

AUDE, 20 ANS, ÉTUDIANTE

TINA

Choquées par les attouchements d'une bande de garçons, Tina et ses amies vont voir la CPE. Elle n'a pas la réaction espérée.

En sixième, je me dirigeais vers le réfectoire avec mes amies quand un garçon plus âgé que moi est venu derrière nous. Au bout de quelques minutes à me regarder intensément, il m'a prise fermement le bras pour me plaquer contre le mur du réfectoire. Il m'a touché la poitrine pendant que mes amies se faisaient agripper par d'autres garçons. Il m'a touché les fesses et a essayé de m'embrasser, pendant que moi, je ne faisais rien.

Je n'osais pas bouger et le repousser par peur qu'il me frappe. Je me suis sentie sale sur le moment, et bête aussi. Bête d'avoir peur alors qu'il suffisait juste que je crie pour que l'on vienne me sauver. Mais je n'ai rien fait. Après quelques minutes, je me suis mise à crier sentant que ses mains allaient plus loin. Il a fini par me lâcher et est simplement parti avec ses amis sans rien dire comme si tout était normal.

Juste après, mes amies et moi sommes allées voir notre CPE (Conseillère Principale d'Éducation) pour lui en parler. Elle nous a dit qu'elle allait tout régler et qu'il serait puni. Nous sommes parties du bureau soulagées.

Le lendemain, il est venu nous voir dans la cour. D'abord surprises par sa venue, on a vite compris pourquoi il venait. Il a attrapé mon visage puis m'a giflée en m'agrippant fermement le bras. Mes copines n'ont rien fait, paralysées par la peur je suppose, mais je ne leur en veux pas. Puis il est parti, mais cette fois-ci, il a rigolé, fier de lui. Nous avons appris plus tard que la CPE n'avait rien fait. Elle

**Il a rigolé,
fier de lui**

lui a simplement parlé sans même le punir. J'étais énervée mais surtout triste que personne ne nous soit venu en aide.

Aujourd'hui, cette histoire, c'est du passé. Mon regard sur les garçons n'a pas changé et je n'ai pas peur d'avoir des relations amicales ou amoureuses avec eux. Avec le temps, j'ai même pu pardonner Yanis.

TINA, 15 ANS, LYCÉENNE

#sexisme

#violences

#éducation

#harcèlement

PAUL

**Au fond d'un petit local, cours de boxe et cours de français s'enchaînent.
De jeunes militants et de jeunes immigrés se croisent et s'entraident.**

#sport

Un soir où j'arrive plus tôt pour boxer dans un local du 13^e arrondissement avec la Jeunesse Communiste, je tombe sur une quinzaine de jeunes hommes autour d'une table, stylos à la main. Ils écoutent avec attention une dame décomposer des mots sur un tableau. Ces gars ne sont pas là pour distribuer des crochets ou travailler leurs esquives. C'est un cours de français pour jeunes immigrés sans papiers.

#migration

Claire est une ancienne prof de français à la retraite. Je vais la voir à la fin de son cours. Elle vient au local depuis trois ans. Elle leur apprend l'alphabet, les premiers mots, les premières phrases. Elle prend surtout soin d'eux, écoute leurs histoires, les aide dans leurs démarches de demande d'asile. Elle adore faire ça. Elle les trouve « géniaux ». Il y a trois ans, sa première façon d'aider ces jeunes était d'aller leur apporter à manger sous le pont d'Austerlitz.

#solidarité

Je lui demande si ce n'est pas trop dur, si elle a besoin d'aide. Elle me dit que non, qu'elle n'est jamais fatiguée. Venir parler avec eux en français et leur apprendre quelques mots, ce serait déjà une aide énorme. Depuis ce soir-là, une à deux fois par mois, j'arrive un peu plus tôt à la boxe pour l'aider.

Libye. L'un a été rejeté de sa famille, d'autres ont simplement quitté leur pays dans l'espoir d'une vie meilleure. Ils vivent ici, à Paris, dans la plus grande précarité, alternant refuge associatif et squat. Mais leur plus grande précarité, c'est la langue qui les isole encore un peu plus. C'est pour cela que depuis six mois, trois soirs par semaine, ils viennent apprendre le français.

Chacun écoute et répond aux questions. Tous paraissent heureux, sereins, enthousiastes. Je suis assez surpris de leur niveau. Ils n'apprennent pas simplement à dire bonjour ou au revoir, mais les mots les plus complexes qui définissent notre monde : « consommation », « idéologie », « justice ».

Chacun rit et apprend, en même temps. Personne ne semble se sentir étranger, personne ne semble souffrir, tous affichent un sourire et regardent les mots écrits au tableau. Eux, ils ont en reçu des vrais coups et bien pire, mais ils ne jettent pas l'éponge.

PAUL, 20 ANS, ÉTUDIANT

Ils s'appellent Mamadou, Nour, Omar ou Amed, des jeunes Africains ou Arabes.

Ils n'apprennent pas simplement à dire bonjour ou au revoir

Ils ont fui l'Afrique pour venir se réfugier en Europe. Certains ont connu la torture et la dictature au Soudan, d'autres l'esclavage en

ILS VIVENT À PARIS,
DANS LA PLUS
GRANDE PRÉCARITÉ,
ALTERNANT REFUGE
ASSOCIATIF ET SQUAT.

MAIS LEUR PLUS
GRANDE PRÉCARITÉ,
C'EST LA LANGUE.
C'EST CELLE-LÀ QUI
LES ISOLE ENCORE
UN PEU PLUS.

LOUIS

**Récemment arrivé en France, Louis a réussi à s'intégrer grâce au foot.
Les infrastructures sportives à Paris, ça le fait rêver !**

#sport

L'année dernière, je suis venu en France depuis le Sénégal. Mon père savait que j'aime le foot. Il a pris rendez-vous pour demander comment m'inscrire et ce qu'il devait faire avant. Quelques jours après, il m'a dit que j'étais inscrit au club. Je me suis bien adapté, j'ai parlé avec mes co-équipiers. J'ai marqué des buts et on m'a mis en milieu de terrain. Pour finir, on faisait de vrais matchs. On gagnait, on perdait.

#migration

À Dakar, quand je jouais au foot, c'était dans la rue, tout le temps. Il n'y avait pas de club. Quand on faisait des matchs, on allait jouer dans un terrain qui s'appelait Terrain Bayern. On formait notre propre équipe. On jouait avec nos propres chaussures, nos propres habits. En France, on ne joue pas dans la rue, soit c'est au parc, soit c'est dans un stade de foot. Et en France, l'arbitre on ne le connaît pas, alors qu'au Sénégal, c'est un de nos copains.

En France, quand le match est fini, les gens rentrent tranquille. Au Sénégal, quand ils perdent un match, ils se lancent des choses dangereuses et ils peuvent blesser les supporters. Je suis bien quand je joue au foot ici en France.

LOUIS, 14 ANS, COLLÉGIEN

Le terrain est différent aussi. Là-bas, c'est les grands joueurs qui jouent sur des terrains en gazon, pas nous, les petits. En France, même nous on peut jouer avec notre club ou entre amis sur un vrai terrain !

**En France,
on peut jouer
sur un vrai terrain !**

ANATOLE

Un incendie, une camarade à la rue et une école mobilisée. Anatole se souvient du jour où il a simplement voulu aider.

J'étais en CE2 à l'école primaire Goubet dans le 19e à Paris. Pour aller en cours, on se rangeait devant notre prof. Un jour y a une meuf qui parlait au prof, elle pleurait. Avec mes potes on s'demandait pourquoi. Du coup, avant d'monter en cours on lui a d'mandé. Elle nous a expliqué que son appart avait brûlé à cause de la télé. Les câbles étaient mal branchés et y a eu un faux contact : la télé a pris feu, elle a fait cramer toute la maison. Elle nous a dit qu'ils n'avaient plus rien.

On est rentrés en classe et le prof nous a dit que ça pouvait arriver à tout le monde, qu'il fallait être prudent. La meuf lui avait raconté avant d'monter en cours, donc il était déjà au courant. Il a parlé d'une collecte, qu'en gros si on était d'accord, tout le monde devait ramener un truc de chez lui et le donner à la fille. J'ai trouvé que c'était une trop bonne idée. Tout l'monde était du même avis qu'moi. C'était grave bien et j'étais content que les autres aussi veuillent participer.

Ma mère était grave fière de moi Quand j'suis rentré chez moi, j'en ai parlé avec

ma mère. Elle était grave fière de moi, que j'me sente concerné à 8 ans par ce genre de trucs. Ça lui a fait super plaisir. Donc je me suis demandé c'que j'pouvais donner à cette fille. Au début, j'voulais passer des trucs pas forcément utiles, genre des jouets. Sauf que j'me suis dit qu'après un incendie où t'as plus rien, c'est pas intelligent. Alors j'ai pris des couettes, des coussins et à manger, des trucs faciles à préparer sans « matériel », ce que j'pouvais quoi !

J'ai ramené tout ça le lendemain à l'école et j'étais grave surpris, tout l'monde avait participé et au final, on a grave bien aidé la famille. Elle était émue de ouf, et elle nous a tous remerciés.

Cette histoire, ça m'a fait mûrir super rapidement. Ça m'a fait me rendre compte, même si j'le savais un peu, que l'entraide, c'est super important, qu'il faut être généreux avec les gens dans l'besoin. J'aurais trop aimé, si ça m'était arrivé, qu'on m'aide comme ça. Depuis, dès que j'peux aider quelqu'un, j'le fais avec plaisir.

ANATOLE, 16 ANS, LYCÉEN

#solidarité

#logement

HÉLÈNE

**Le père d'Hélène l'a fait venir en France, où elle a entamé une formation.
Ça lui plaît, mais c'est loin d'être facile pour elle.**

#éducation

Ma maman est morte en 2006. J'avais 8 ans. J'étais perdue. Je suis partie avec ma grande sœur vivre chez ma grand-mère qui habitait la maison d'à côté. Elle me maltraitait. Elle me mordait. J'ai encore la marque sur le pouce. En 2011, ma grande sœur est morte elle aussi. Mes deux grands frères sont venus me chercher chez ma grand-mère, ils ne lui ont pas dit qu'ils allaient repartir avec moi. On a juste disparu.

#migration

En 2013, j'ai encore déménagé. Je suis partie vivre à Port-au-Prince avec deux autres grandes sœurs, du côté de mon père cette fois. C'est mon père qui l'a voulu. Pour qu'elles m'aident à régler mes papiers à l'ambassade de France. Pour que je puisse le rejoindre en France. Il a fallu deux ans pour faire les papiers. En 2015, mon père est venu me chercher pour me ramener en France. J'avais 16 ans et je ne l'avais vu que deux fois dans ma vie, puisqu'il était parti de la maison avant ma naissance.

Quand je suis arrivée, j'ai passé trois nuits à pleurer

Je rêvais d'habiter en France. Des logements solides, des spectacles... Je ne connaissais pas du tout Paris. Je me suis retrouvée dans un autre monde. Des bâtiments hauts, des voitures bien garées, le métro... L'appartement est petit. Ma chambre est petite. Je n'ai pas de bureau. Pour faire mes devoirs, je suis assise sur mon lit. J'habite avec mon père et ma belle-mère. Mon père travaille dans le bâtiment. Il est fatigué quand il rentre et a du mal à marcher.

Quand je suis arrivée, j'ai passé trois nuits à pleurer, Haïti me manquait. Plus d'enfants pour jouer, parler, discuter. Je me sentais seule. Je restais à la maison avec ma belle-mère. J'ai commencé l'école en septembre. Entre-temps, je m'entraînais à écrire. Je recopiais un gros livre sur l'histoire de France. Je regardais aussi la télé pour améliorer mon français. Plein de dessins animés. Ça m'a aidée parce qu'avec mon père, je parlais créole. Quand la prof parle, j'écoute, je lève la main, je réponds

Ça m'a fait plaisir de commencer l'école. Le premier jour, on était que deux dans la classe d'insertion (CSI) avec Adama. Après, j'ai ma copine de Gare du Nord qui est venue au lycée. A la fin de l'année, on était 15. Quand la prof parle, j'écoute, je lève la main, je réponds. Elle dit : « Bravo Hélène. » Y a un élève, la prof lui a donné un devoir à faire à la maison pour la lecture et l'écriture. Il a écrit : sambe. Pour chambre. Ça m'a fait rigoler, beaucoup.

L'année était difficile, et j'ai redoublé. Après ça, j'ai fait un CAP pressing. Ça me plaît. Au début, je voulais travailler dans la petite enfance ou l'esthétique. Mais maintenant, ça va. On apprend à repasser un pantalon, une chemise, un pull. Ça j'aime bien. J'ai deux ans de CAP. Y a beaucoup de jeunes qui viennent de la classe d'accueil. Il n'y a qu'une seule Française dans ma classe, Léa. Ce n'est pas elle qui a choisi. Comme moi. C'est le lycée qui a choisi.

Ma belle-mère m'a dit que quand je commencerai à travailler, elle va partir voir l'assistance sociale pour qu'elle me cherche un appartement. J'ai peur d'habiter toute seule. Si tu as un problème pendant la nuit, tes parents ne peuvent pas le savoir. Je préfère être avec des gens. J'aimerais rentrer à Haïti, un ou deux ans. Depuis onze mois, je n'ai plus de nouvelles de ma famille là-bas. Si seulement je pouvais y aller, même en vacances. Mais c'est trop cher.

HÉLÈNE, 18 ANS, EN FORMATION

ETHAN

**Ethan connaît la situation de son pote : renié par sa mère et un père en galère.
Dans sa classe personne ne le sait...**

#éducation

Depuis la sixième, j'ai un ami qui est toujours habillé pareil. Tout le monde au collège croit qu'il est pauvre, qu'il habite dans la rue. Ils disent qu'il « s'habille mal », qu'il « ne se change jamais ». Je ne trouve pas ça correct. Moi, je le connais. Je sais ce qu'il vit et ce n'est pas facile pour lui.

Son père a trouvé un nouveau travail. Ils ont déménagé dans une maison en Bretagne. Il m'envoie des snaps parfois. Depuis, il est très fier de sa vie ! Il m'a montré qu'il ne faut pas s'arrêter de croire en ses rêves et persister pour y parvenir.

ETHAN, 15 ANS, LYCÉEN

#argent

Déjà il ne parle plus à sa mère. Il a fait des conneries en sixième, elle ne lui a pas pardonné. Donc il ne voit plus ses sœurs, ce qui lui fait de la peine. Il vit maintenant avec son père, dans un petit studio en rez-de-chaussée. Il n'y a pas de chambre... Enfin si, dans la cave. C'est là où il dort la nuit, avec son frère de 10 ans. Il ne supporte plus d'être dans un studio, dans un immeuble où il n'y a pas besoin de code pour rentrer.

#logement

Il faut dire qu'un **Il n'y a pas de chambre...
Enfin si, dans la cave**

été endetté car la police n'a rien fait pour retrouver les gens qui avaient fait le casse. Mon ami a été malheureux : il avait du mal à manger le midi, son père payait le loyer vraiment très tard, il n'était pas à la rue mais pour lui c'était le début de la pauvreté. Il aidait son père à la maison pour qu'il reste plus longtemps au travail : il allait chercher son frère à l'école, il lui faisait à manger.

#famille

#amitié

Mais il n'a pas perdu confiance en lui, il a redoublé d'efforts à l'école, il travaillait jour et nuit pour, plus tard, ne pas subir ce qu'il vivait étant petit. J'étais en cours avec lui, tout ça le fatiguait beaucoup au départ. Puis, il y a pris goût et il a commencé à avoir de bonnes notes.

IL A REDOUBLÉ
D'EFFORTS À L'ÉCOLE,
IL TRAVAILLAIT JOUR
ET NUIT POUR, PLUS
TARD, NE PAS SUBIR
CE QU'IL VIVAIT
ÉTANT PETIT.

MAMADOU

Depuis son arrivée en France, le plus dur pour Mamadou est d'apprendre la langue ! Il s'y accroche.

#éducation

Avant d'aller au lycée, je n'étais jamais allé à l'école. Moi, je viens du Mali, d'un village qui s'appelle Korampo. Je suis arrivé en France à 15 ans. Huit mois après, j'ai commencé l'école en classe d'accueil. C'est grâce à l'Aide juridique aux jeunes étrangers isolés. C'est important pour moi.

C'est dur de discuter avec les Français car ils parlent vite. Je ne parle pas avec grand monde en dehors du lycée. J'ai beaucoup d'amis, mais beaucoup sont étrangers. J'ai vraiment besoin de continuer les cours. Je donne tout pour apprendre le français.

MAMADOU, 16 ANS, LYCÉEN

#migration

Souvent, je ne comprends pas la langue. Là, ça va un peu mieux, je travaille, mais on n'a pas le même niveau dans la classe. Quand tu parles avec les copains, c'est facile. Mais écrire, lire, c'est compliqué pour moi. « Tu vas où ? », « Viens là ! », je comprends. Mais je ne peux pas avoir de vraies discussions. Quand on m'écrit des choses, c'est compliqué. Avec les copains, on parle le bambara. Mais au lycée, ce n'est pas possible. C'est dur le français.

Je ne parle pas avec grand monde en dehors du lycée

L'année dernière, les samedis, mardis et mercredis j'allais à des cours de français dans une association. L'école ça parlait vite, vite parce qu'on était douze ou quinze personnes. On était deux personnes à ne pas parler. Avant que j'aie dans l'association, je regardais la télévision. C'est en discutant qu'on apprend. L'année dernière, quand le prof demandait si on avait compris, tout le monde disait oui, donc je disais oui aussi. Alors que je ne comprenais pas.

QUAND LE PROF
DEMANDAIT SI ON
AVAIT COMPRIS,
TOUT LE MONDE
DISAIT OUI, DONC JE
DISAIS OUI AUSSI.
ALORS QUE JE NE
COMPREENAIS PAS.

MERCI

Nous remercions très chaleureusement tous les enseignant·e·s et acteurs éducatifs parisiens qui nous ont permis de mettre en œuvre et d’animer des ateliers d’écriture avec les jeunes.

Et en particulier :

Philippe Bonnet, principal du collège Elsa Triolet, à Marie-Anne Clavier, Sarah Czarnobroda et Delphine Sher, professeures du collège Elsa Triolet, à Fatiha Galfout, professeure au collège Jacques Prévert, à Eloïse Garnier et Marina Hick, professeures au lycée Paul Valéry, à Véronique Petit Geithem, professeure au lycée Arago, à Fabienne Castagné, proviseure au lycée Paul Poiret, à Hélène de Saint Germain et Véronique Saugier professeures au lycée Paul Poiret, à Delphine Palissot, professeure au lycée Saint Nicolas, à Alexandra Zonabend et Vincent Simon, professeur·e·s au lycée Georges Brassens, à Prune Hébert, professeure au Lycée Camille Jenatzy, à Julien Pautot et Ingrid Defoy, éducateur·rice·s de la Maison d’enfants à caractère social Sainte Thérèse (Apprentis d’Auteuil), à Nathalie Guettard, cheffe de service du Centre Dubreuil, à Kevin Lalu, Quentin Himelfarb, Emilie Thomas, Alexia Ramirez et Eva Goulot éducateur·trice·s au Centre Dubreuil, à Chantal Lebernady, directrice adjoint de l’Ecole de la 2^e Chance à Paris, à Hawa Coulibaly, directrice du Service d’Accueil Familial de Paris, à Elise Desjardins, responsable du secteur ASE de Paris 18^e, à Dalila Megherbi, adjointe du secteur ASE de Paris 18^e, à Hélène Collette et Audrey Jean, éducatrices à l’ASE Paris 18^{ème} et Sophie Gernez, assistante de service social à l’ASE Paris 18^e.

Merci aussi à Jeanne Allaire, conseillère de la Maire de Paris en charge de la jeunesse, la participation citoyenne et la politique de la ville et Sylvain Lemoine, conseiller de la Maire de Paris en charge des solidarités et de la lutte contre les exclusions qui ont porté et accompagné ce projet. Merci enfin à tou·te·s les élu·e·s du Conseil de Paris, notamment Dominique Versini, adjointe à la Maire de Paris, pour tout leur soutien et leur confiance.

LA ZEP

La Zone d'Expression Prioritaire est un dispositif média original d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture. Vous pouvez retrouver leurs productions sur notre site : www.la-zep.fr ou sur nos médias partenaires : Libération, Le Monde Campus, Konbini et le Huffington Post.

Direction : Emmanuel Vaillant • **Responsable des partenariats :** Sophia Hocini
avec Maëlle Dietrich • **Rédaction en chef et coordination des ateliers :** Sonia Déchamps et Elliot Clarke
Journalistes à l'animation des ateliers : Edith Bouvier, Elliot Clarke, Sonia Déchamps, Margaux Dzuilka,
Thibault Elie, Sylvie Fagnart, Layssa Guira, Adèle Martignon et Pauline Maucort
Conception graphique et mise en page : Maé Bouquillon & Amélie Bonnin • **Contact :** contact@la-zep.fr

médias

récits
de vie

Des jeunes Parisiens (collégiens, lycéens, stagiaires en école de la deuxième chance, jeunes en foyers d'aide sociale à l'enfance, jeunes réfugiés...) racontent leurs vécus ou leurs regards sur les précarités. Les histoires de ces enfants, ces adolescents ou ces jeunes adultes, ils en sont les témoins ou les victimes directes. Et elles se déclinent sous des registres multiples. Ce sont les précarités sociales qui touchent les territoires de la ville, le mal-logement, ou encore les parcours d'exils. Ce sont aussi les précarités plus intimes qui se vivent à l'école ou en famille. Ces situations suscitent aussi des réactions fortes, des actes de révolte et de solidarité pour les enrayer. Ces récits sont issus d'ateliers d'écriture animés par les journalistes de la Zone d'Expression Prioritaire (ZEP).

expression